

Walter Benjamin

« Le Chiffonnier, l'Ange et le Petit Bossu » : un monument posthume de Jean-Michel Palmier consacré au philosophe qui s'est suicidé en 1940. Page 10.

Astronomie

Trous noirs, big bang, théorie des cordes, astronomes et astrophysiciens se heurtent aux limites de l'observation, en appelant parfois à la métaphysique. Dossier. Pages 6-7

Le Monde

Des Livres

Vendredi 15 décembre 2006

CLAUDIO MAGRIS

DANS LE CHAOS DE L'HISTOIRE

Dans « A l'aveugle », son nouveau roman, l'auteur de « Danube » fait entendre les voix des bannis, des exclus et des résistants emportés par les tourbillons du XX^e siècle. Page 2.



PANCHO

Anthologie

Jacques Le Goff a lu le « Dictionnaire mondial des images ». « Un ouvrage appelé à faire date », écrit-il. Page 8.

Essais

« Avec Camus », de Jean Daniel ; « Le Juif de savoir », de Jean-Claude Milner. Page 9.

Michel Déon

Balade en Irlande avec le dernier des « Hussards », admirateur de Maurras, Styron et Jean Rolin. Rencontre. Page 12.

Magris et la chute des idéaux

A partir de l'évocation de Goli Otok, petite île au large de Trieste, le romancier italien livre une ample fresque sur les malheurs du XX^e siècle

Au grand registre des passions qui peuvent guider une vie, le nom de Claudio Magris figure à (au moins) deux entrées différentes : l'histoire et la littérature. Deux colonnes parallèles et pourtant pas étanches, l'une bousculant l'autre, l'infiltrant, la faisant bouger, vaciller parfois, comme des arbres voisins qui mêleraient leurs ramures. Depuis longtemps, plus de quarante ans, l'écrivain italien nourrit ces vocations qui ont fait naître, en une quinzaine de livres, l'une des œuvres les plus fortes de la littérature européenne. Auteur mondialement traduit de *Danube* (1), cette extraordinaire promenade historique et littéraire le long du fleuve, Magris est aussi romancier – et de plus en plus. Aussi est-ce de littérature, surtout, qu'il a le désir de parler, quand on le rencontre à Paris. De sa manière d'écrire et de son dernier roman, formidable tumulte de voix dont la fureur et le désespoir font trembler l'histoire, en même temps qu'elles l'éclairaient.

À L'AVEUGLE (Alla Cieca), de Claudio Magris.

Traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Gallimard, « Du monde entier », 438 p., 24 €.

Des voix inventées pour dire les chaos de son temps, de tous les temps. Une fois de plus, l'histoire et la littérature, frontières brouillées. Rien d'étonnant : Claudio Magris est l'homme des frontières, de leurs porosités, de leurs obstacles, c'est une étiquette qui le suit – pour ne pas dire qu'elle le poursuit. A cause de *Danube*, ce voyage érudit qui se moquait finalement de ces si fragiles clôtures, inventées par les hommes pour essayer de ramener l'espace à leurs dimensions. A cause, aussi, de l'intérêt qu'il a toujours porté à la culture germanophone, dont il est un spécialiste (en témoigne, notamment, le livre très savant tiré de sa thèse, *Le Mythe et l'Empire* (2), consacré à la littérature autrichienne moderne). A cause, enfin, de sa condition de citoyen de Trieste, la ville frontière par excellence, l'endroit où deux mondes se frottent et se regardent. C'est d'ailleurs au large de Trieste qu'il a trouvé l'inspiration de son dernier roman, *A l'aveugle*. Plus exactement sur Goli Otok, « l'île nue » : un bloc de marbre méditerranéen dont Tito, le président de la Yougoslavie communiste, fit un bague où il déporta, d'abord, ceux de ses compagnons qu'il soupçonnait de

s'opposer à lui. Construits en 1949, les bâtiments pénitentiaires n'ont officiellement fermé leurs portes qu'en 1988. Magris avait déjà fait mention dans de précédents livres, *Une autre mer* et *Microcosmes* (L'Arpenteur/Gallimard, 1993 et 1998), de ce lieu où le paradis s'est un jour mué en enfer. « *C'est une histoire qui m'a toujours touché, fasciné* », explique l'écrivain. A la table d'un salon de thé parisien, Claudio Magris parle vite, avec ardeur, comme toujours. Les mots surgissent à toute allure, aussitôt remplacés par d'autres, dans un beau français enthousiaste. « *Des communistes qui avaient fait la guerre d'Espagne, qui avaient résisté héroïquement au nom de Staline, ont été déportés là et ignorés de tous. Quand les survivants sont revenus en Italie, ils ont été maltraités à la fois par la police italienne, qui voyait en eux de dangereux agents de l'Est, et par le Parti communiste italien.* »

Histoire, mythes et légendes

Salvatore, figure centrale du roman, est l'incarnation de cette humanité à qui trop de choses sont arrivées. Pris dans « un tourbillon plein de désenchantement », l'ancien déporté de Goli Otok est la victime de ce que Magris appelle « la chute des idéaux ». En lui se pressent et résonnent toutes les voix de tous les exclus, les bannis, les résistants. D'autant que « Tore » ne se prend pas seulement pour Tore, ou pour ses compagnons d'infortune, mais aussi pour Jorgen Jorgensen, un flibustier danois du XIX^e siècle, roi d'un jour en Islande avant d'être déporté en Tasmanie. Un faussaire patenté (il a laissé des mémoires complètement trafiqués), mais un authentique esprit libre. Autour de lui se



Claudio Magris au café San Marco, novembre 2006. DANILO DE MARCO POUR « LE MONDE »

construit un véritable maelström littéraire, composé d'histoire, de mythes et de légendes. La langue de Claudio Magris se fait serpent, ondoyant d'un côté à l'autre de l'histoire, revenant sur ses pas, mêlant l'imaginaire et le réel. Dense, lyrique, enchevêtrée, pleine du bruit de tous les cris poussés par l'humanité souffrante.

« *Le personnage est un chœur*, explique l'auteur, *c'est-à-dire chacun et tous à la fois. Il exprime les choses importantes qui nous arrivent – naître, grandir, tomber amoureux, tomber malade.* » Et c'est vrai qu'il y a de la tragédie antique, dans ce long récit hérissé de passion, de fureur et de crimes. Animé par la même « force de Coriolis » que l'histoire (celle qui donne sa forme de spirale à un

corps en mouvement), le texte attrape tout ce qui passe : à la fois dans le champ de l'érudition classique et dans celui de la modernité la plus proche, depuis Internet jusqu'à Dolly, la brebis clonée. Tout s'entortille, pour le pire. « *Vomi vénéneux* », « *cloaque bouillant* », « *gribouillis* », les images et les mots renvoyant à ce qui est informe, brouillé, chaotique et violent (« *big bang* ») sont d'ailleurs légion, dans ce récit plein de tempêtes.

La chose, pourtant, qui suscite la fascination de Claudio Magris est tout le contraire de floue. C'est une forme de netteté, de détermination absolue : la capacité qu'a Salvatore et ceux dont il se fait le porte-voix de résister. « *Ces individus qui se sont trouvés du mauvais côté,*

au mauvais moment, explique l'écrivain, *mais qui ont décidé de tenir bon, de se sacrifier à leur cause. C'est de cette valeur morale qu'on doit hériter, même si on ne partage pas la foi dans le même drapeau qu'eux.* » Ce type de résistance a pratiquement disparu, l'auteur en a « le sentiment physique ». Lui-même, que ferait-il dans les mêmes circonstances ? Il se le demande, chacun d'entre nous peut se le demander. Nul ne peut répondre. Son Salvatore, lui, « *n'a pas perdu sa dignité* ». Ce qui fait de lui, au-delà du personnage littéraire, une étrange et formidable figure morale.

RAPHAËLLE RÉROLLE

- (1) *L'Arpenteur*/Gallimard, 1990.
(2) *L'Arpenteur*/Gallimard, 1991.

Dix-sept années de gestation

C'est la fiction qui me fait écrire depuis le début », dit Claudio Magris. Le roman qui lui permet, sous des dehors pourtant moins rangés que ceux de l'essai, de remettre de l'ordre dans le chaos. Et de rompre avec la tentation de la « fragmentation », du « nihilisme ». C'est donc par la fiction qu'il a voulu passer pour dire le chaos de l'histoire. Quitte à étaler sur dix-sept ans la rédaction d'un livre aussi ambitieux qu'*A l'aveugle* – presque un roman « total », pour autant que ce fantasme signifie quelque chose. La première

idée lui en est venue à Anvers, en 1988. Il présentait *Danube* au public flamand, quand il a été frappé par les figures de proue des navires de commerce, dans un musée. « *Des femmes*, se souvient-il, *yeux ouverts, dilatés, qui voient des catastrophes que les autres ne voient pas.* » Aussitôt, il fait la relation avec le bague de Goli Otok et ses survivants héroïques, sans pourtant bien voir « comment mettre ces deux idées en contact ».

Fasciné depuis longtemps par l'histoire de Goli Otok, il commence à raconter de façon linéaire la vie de Salvatore,

son personnage, sans être vraiment satisfait. Le chaînon manquant n'arrive que plus tard, le jour où Claudio Magris tombe par hasard sur l'incroyable destin de Jorgen Jorgensen, dans une librairie parisienne. « *J'ai eu le sentiment que j'avais besoin de cette histoire pour dire l'autre*, explique l'écrivain. *Je suis allé en Tasmanie, où Jorgensen a vécu, j'ai trouvé le manuscrit au crayon d'un mauvais roman qu'il avait écrit, j'ai vu le pénitencier où il a été enfermé.* » Mais comment s'y prendre pour écrire un livre aussi vaste, aussi compliqué ? « *J'ai fait une*

ébauche sur de grandes feuilles, puis écrit la première version. La plupart des morceaux, je les avais, mais il fallait réécrire dans la continuité, de la première à la dernière ligne, en se recopiant soi-même pour rester dans le rythme. » Quant au problème des détails (noms d'auberges à Hobart, en Tasmanie, livre de recettes, etc.), l'auteur l'a réglé à sa manière : d'abord il les a collectés, avec l'érudition et la précision qui le caractérisent, puis il les a tous « déformés » pour les plier aux formes de son roman. ■

R. R.

Echos d'un temps où l'on s'écrivait de longues lettres

La Flamme et la Cendre, malgré ses 700 pages, est un fragment, un vestige de la correspondance de Catherine Pozzi (1882-1934) avec Paul Valéry (1871-1945). « *Un travail d'archéologie littéraire* », précise, en introduction de son excellente édition, Lawrence Joseph, spécialiste de l'œuvre de Catherine Pozzi et biographe de celle-ci (1).

Leur orageuse et douloureuse liaison a commencé en 1920. Catherine Pozzi y mit fin brutalement en 1928, et ordonna, par testament, que leurs lettres soient détruites. Le notaire dressa un procès-verbal : « *Il a été brûlé (...)* neuf cent cinquante-six lettres, dessins et photos provenant de Monsieur Paul Valéry et trois cent quatre-vingts lettres émanant de Madame Pozzi. »

Heureusement, certaines ont échappé à la destruction. Il en existait des copies. Et Catherine Pozzi en avait inclus dans son *Journal* (2). Ainsi peut-on lire désormais plus de deux cents lettres d'elle, mais seulement une centaine de Paul Valéry, la plupart écrites entre 1920 et 1924, donc aux premières années de leur liaison – qui ne semblent guère plus heureuses que les suivantes.

Les passionnés de névrose amoureuse seront comblés par cette

correspondance, qui, pour d'autres, se révélera d'une lecture assez fastidieuse. On connaissait déjà les déchirures et les embellies de la passion de Catherine Pozzi par son *Journal*. Mais le journal est le lieu où, généralement, on confie ce qu'on n'ose pas avouer, ou imposer à celui qu'on aime. On aurait pu espérer que les lettres seraient moins obsessionnelles, qu'on y trouverait, comme souvent, une chronique du temps.

Certes, elles témoignent aussi des intérêts littéraires, philosophiques et scientifiques de Catherine Pozzi. On découvre même parfois de surprenantes remarques. Par exemple, le 15 mai 1922 : « *Le livre de Paul Morand [Ouvret la nuit] a l'air d'avoir été écrit par une femme du monde qui aurait été la maîtresse de Giraudoux. Cinq ou six "sensations" assez adroites. Aucune culture véritable. Vive Liane de Pougy !* »

Mais pour l'essentiel, les lettres sont centrées sur les sentiments contradictoires que suscite cet amour chez les deux partenaires. On passe, chez Catherine Pozzi, de « *horrible hier sans toi* » à des propos vindicatifs, des désirs de vengeance, de rupture. Même chose chez Paul Valéry, avec, peut-être, un peu plus de distance – mais il

manque tant de lettres, et aux réponses de Catherine Pozzi on imagine assez bien certains propos enflammés de Valéry. Elle se dit plus libre que lui, en réalité (il est marié, elle est divorcée) et en esprit. Mais elle n'évite pas la jalousie, et l'un et l'autre tombent dans le piège du trio conventionnel et absurde – l'homme, l'épouse, la maîtresse.

PARTI PRIS
JOSYANE SAVIGNEAU

Si l'on cherche à comprendre aussi une époque, un milieu, on ne manquera pas de se procurer les deux derniers tomes, IX et X, de la *Correspondance générale* de Roger Martin du Gard, qui complètent utilement la grande entreprise qu'est son *Journal*. L'édition très scrupuleuse de Bernard Duchatelet a exclu certaines lettres, notamment celles qui sont reprises dans le *Journal* ou figurent dans d'autres volumes de correspondances, avec tel ou tel interlocuteur.

Il reste néanmoins de très nombreuses lettres – 1 100 pages –, à

plus d'une centaine de correspondants. Le volume IX rassemble celles de 1945 à 1950. La guerre est terminée et Martin du Gard a conscience d'appartenir à un monde qui vient de basculer dans le passé.

Ainsi écrit-il à Claude Aveline, le 13 mars 1945 : « *J'approuve que vous ne reniez rien de votre attachement à Anatole France. Mais vous ne ressuscitez pas sa gloire. Nous sommes entrés dans une époque à béquilles ; le monde veut des certitudes. Il y en a pour des décades. Le doute souriant des humanistes est tenu pour lâcheté et faiblesse d'esprit.* »

Et, quelques mois plus tard, le 10 novembre 1945, à Dorothy Bussy : « *Présent hostile !... Avez-vous lu dans Les Temps modernes (la nouvelle revue qui s'installe sur les décombres de La NRF) le manifeste de J.-P. Sartre ? Il sonne le glas de notre génération. C'est un monument considérable, qui me paraît dépasser en importance tous les manifestes fameux de l'histoire littéraire. Avec une logique implacable, Sartre balaye tout notre passé.* »

En 1949, la femme de Roger Martin du Gard meurt brutalement. Lui n'a plus que neuf années à vivre. Il se concentre sur ses derniers travaux, et sur ce qu'il espère de sa postérité : « *La*

NRF m'élève un "monument funéraire" : mes Œuvres complètes vont paraître, en deux tomes, aux éditions de la Pléiade » (8 octobre 1955). Sa santé se dégrade. Dans l'une de ses dernières lettres, le 29 juillet 1958, il écrit à Jean Denoël : « *Moi aussi, flapi, vidé. Mais c'est la tête – les tripes sont sages.* » Il a eu 77 ans le 23 mars. Il meurt le 22 août. ■

LA FLAMME ET LA CENDRE
Correspondance de Catherine Pozzi et Paul Valéry.
Edition de Lawrence Joseph.
Gallimard, 710 p., 32 €.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE
Tome IX (1945-1950)
Tome X (1951-1958)
de Roger Martin du Gard.
Edition établie, présentée et annotée par Bernard Duchatelet.
Gallimard, 530 p., 45 € et 580 p., 49 €.

- (1) Ed. de La Différence.
(2) *Journal* (1913-1934) (Ramsay, 1987, édition de Claire Paulhan). En poche, Phébus. « Libretto ».

Signalons *Trois journaux intimes*, Jules Renard, André Gide, Catherine Pozzi (Gallimard Education, « La Bibliothèque », 340 p., 5,80 €).

Le romancier italien Vitaliano Trevisan dresse le portrait d'un obsessionnel bien singulier

L'homme qui compte

LES QUINZE MILLE PAS (I quindicimila passi)
de Vitaliano Trevisan.

Traduit de l'italien par Jean-Luc Defromont, Verdier, « Terra d'altri », 154 p., 15 €.

Si il faut une bonne raison de lire des romans (en dehors du pur plaisir, cela va de soi, et peut-être aussi du désir coupable de s'insinuer dans la vie des autres), alors en voilà une : la possibilité de découvrir – fortuitement, presque toujours – quelque chose de surprenant sur la nature humaine. Sur soi-même. Chance assez rare, il est vrai, mais pas tout à fait inexistante, comme le montre le roman de Vitaliano Trevisan. Parfaitement inconnu des Français (et sans doute de l'immense majorité des Italiens, ses compatriotes), ce quadragénaire natif de la province de Vicence a exercé, nous dit-on, « une quarantaine de professions » avant de se faire connaître comme écrivain. Dieu merci, l'idée lui est venue d'en expérimenter une quarante et unième, celle de romancier, avant qu'il ne soit trop tard. Car son singulier petit livre, tout empreint d'humour noir, fait partie de ces quelques ouvrages qui poussent à voir le monde autrement.

A priori, rien de spectaculaire. Le récit, qui met en scène un narrateur unique, commence bizarrement par une série d'additions : l'homme, on ne connaît pas son nom, nous explique de quelle manière ses calculs ne tombent

jamais juste. C'est que l'énergumène compte ses pas. Tous ses pas. Ce qui donne : « *De la maison au tabac (791 p.), De la maison à la mairie (930 p.), De la maison au magasin d'alimentation (1851 p.) et cetera.* » Oui, mais voilà, les chiffres obtenus ne concordent jamais. Le nombre des pas « aller » diffère systématiquement de celui des pas « retour ». Car entre les deux, fallait-il s'y attendre, la vie s'est immiscée. « *On est constamment dérangés* », grommelle le narrateur. Tout, rien, le passant qu'il faut saluer, la maison qui vous rappelle une histoire du passé, le hérisson mort sur la route et vlan ! La comptabilité se casse la figure.

Dialectique étonnante

C'est autour de cette dialectique étonnante que se construit le roman de Trevisan. Marchant et marchant encore dans la ville de Vénétie où il vit depuis sa naissance, l'homme qui lutte frénétiquement contre les incohérences de la réalité nous dévoile des faces cachées de cette même réalité.

Extrait

« Si chacun se voyait tel qu'il est, si chacun correspondait, à l'extérieur, à ce qu'il est à l'intérieur, si vraiment nous pouvions nous voir, et donc voir les autres

en faisant correspondre l'extérieur avec l'intérieur, nous ne verrions que des visages et des corps entièrement difformes et épouvantablement asymétriques, qui se

traînent qui se contorsionnent qui rampent, hurlants, sifflants, bredouillant ; des visages distordus et abîmés que promènent des corps distordus et abîmés. » (p. 47)

l'obsession tente de garantir à la fois contre la vie et contre la mort, deux désordres intolérables.

La mort est déjà là, « *sur chaque chose, sur chaque être vivant, sur chaque situation, sur chaque œuvre d'art digne de ce nom* », mais la vie l'est aussi et c'est elle que nous montre ce roman. A travers ce locuteur insolite, qui emboîte les souvenirs d'un pseudo-frère dans les siens (ce qui produit quelques enchevêtrements de discours indirects un peu pesants), c'est le foisonnement de cette inépuisable force du vivant qui s'infiltre dans toutes les failles. Vous voulez l'étouffer ici ? Elle resurgira là, plus vigoureuse encore. Par un jeu entre ce que voit son personnage et ce qu'il refuse de regarder, entre son intérieur et cet extérieur qu'il déteste, Trevisan fait apparaître des contours nouveaux, des questions inhabituelles. Pourquoi les humains parviennent-ils à s'adapter à toutes les situations ? Et si toutes les routes du monde n'en formaient qu'une seule ? Et si les secrets de famille, à commencer par ceux du narrateur, n'étaient pas exactement situés là où on pourrait le croire ? Dans les lithographies de Francis Bacon aperçues par le frère du narrateur, ce sont les déformations du visage qui font apparaître sa vérité. De même, il arrive, de temps en temps, qu'un roman très noir jette une lumière inattendue et finalement pas si désespérée sur un coin d'humanité. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

Une satire sentimentale de Stephen McCauley Oublier le sexe ?

SEXE ET DÉPENDANCE (Alternative to Sex)
de Stephen McCauley.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Françoise Jaouën, Flammarion, 408 p., 19,90 €.

Humour narquois, sens de la formule et dialogues pétillants sont quelques-uns des ingrédients qui font le charme des livres de Stephen McCauley. Et le succès, puisque dès son premier roman, cet écrivain discret a été courtisé par le cinéma (1) et la télévision, pour laquelle il a signé certains épisodes de *Sex and the City*.

McCauley n'a pas son pareil pour décrire les travers sentimentaux de ses contemporains. *Sexe et dépendance* s'inscrit dans l'après 11-Septembre et la confusion dans laquelle cette tragédie a plongé les Américains. Le narrateur, Williams Collins, un quadra gay désabusé, lucidement aveugle, résume ainsi la situation : « *Depuis la tragédie de septembre, mon entourage était confronté à un choix : combattre le mal qui ronge l'humanité en adjuvant l'égoïsme pour faire le bien autour de soi ou au contraire oublier toute notion d'altruisme et ne songer qu'à se faire plaisir. Tout de suite. (...) Les gens que je connaissais avaient le sentiment, pour la première fois de leur vie douillette, d'avoir une mission à remplir, mais personne ne savait en quoi elle consistait.* »

Vœu de chasteté

Pour couper court à ses errements, Williams a décidé de mettre un terme à ses « *rencontres sexuelles de 40 minutes, impersonnelles et parfaitement oubliables* » auxquelles il s'adonne chaque jour sur le Net et de faire vœu de chasteté. Mais lorsqu'on est accroc à ces rendez-vous, l'aspirateur, le fer à repasser ou encore la lecture des *Mandarins* de Simone de Beauvoir se révèlent de piètres substituts... Reste son travail d'agent immobilier, un poste d'observation des plus intéressants pour cet altruiste empêtré dans ses contradictions.

Au fil des tribulations sentimentales-immobilières de son antihéros, McCauley en profite pour croquer quelques figures des plus piquantes. Tels Charlotte et Samuel, couple usé, en quête moins d'un appartement que d'un happy end ; Marty/Martine, ex-marine transsexuelle reconvenue en patron d'une société d'épanouissement personnel (LâchezLa-bête.com) ; ou encore Edward, steward dépressif et ami de Williams pour lequel il n'ose avouer ses sentiments. Oscillant entre la comédie de mœurs et la comédie sociale, Stephen McCauley élargit cette fois son registre et prouve qu'il n'est pas seulement un savoureux romancier, mais aussi un fin observateur de la société américaine. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

(1) Après *L'Objet de mon affection réalisé* par Nicholas Hytner, *La Vérité* ou presque est en cours d'adaptation par Sam Kermann.

Une enquête d'Alan Pauls sur le monstre sacré des lettres argentines Jorge Luis Borges, sa vie, son œuvre

LE FACTEUR BORGES (El factor Borges)
d'Alan Pauls.

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Vincent Raynaud, éd. Christian Bourgois, 190 p., 18 €.

WASABI (Wasabi)
d'Alan Pauls.

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Lucien Ghariani, éd. Christian Bourgois, « Titres », 154 p., 6 €.

BORGES, SOUVENIRS D'AVENIR

Edition établie par Pierre Brunel, Gallimard, 428 p., 19,90 €.

Pirate de bibliothèque, Borges a fait de sa littérature un opulent trésor de poésie, nouvelles et pièces critiques depuis pillé à la ronde. Pas étonnant : il portait lui-même le nom d'une célèbre marque de coffres-forts argentins. Cette coïncidence plus borgésienne que nature fournit au

romancier et critique Alan Pauls, son compatriote né en 1954, le prétexte d'une brillante enquête sur ce monstre sacré des lettres, devenu « fatalité » incontournable pour les auteurs argentins actuels. Passionné par la « figure d'auteur » que Borges incarne, Alan Pauls s'attaque avec bravade dans *Le Facteur Borges* au sempiternel lien qui noue vie et œuvre d'un écrivain. Prenant son sujet comme une performance artistique, il suit d'un oeil amoureux-critique ce Borges « *on stage* » construit par sa voix, sa cécité, ses promenades dans les faubourgs de Buenos Aires, son goût pour les jeux de cartes, les milongas et les encyclopédies, bref ses « manières » propres – son éthos, dirait la rhétorique.

Fondues dans la lecture de l'œuvre, ces « preuves domestiques », comme Pauls les appelle joliment en les rassemblant parfois dans d'hirsutes notes de bas de page, révèlent l'art borgésien du contexte, des contiguités opportunes, science intuitive et créative dont témoignent ses biographie et bibliographie. Il faut voir, par exemple, ce que Pauls tire d'une apparente coquetterie de Borges dans les années avant-gardistes de

1920, lorsqu'il prétendit être né en 1900 plutôt qu'en 1899 : geste d'emphase moderne, mais aussi invention d'une sourde mélancolie pour le XIX^e siècle, dont Borges s'expulse lui-même sans y avoir vraiment appartenu.

Invention de la nostalgie

Ces réflexions sur l'image manipulée d'un passé autobiographique sont les plus belles. Elles trouvent leur pendant à la fin de ce court essai, centrée sur la duplicité éditoriale de Borges, collaborateur de Bioy Casares, polygraphe et vulgarisateur du savoir dans la presse et autres supports éphémères. L'essai de Pauls devient alors un quasi-manifeste, revendiquant un Borges carnavalesque, rénovateur de la flamboyante idiotie flaubertienne incarnée par Bouvard et Pécutet. Or l'invention de la nostalgie, le rire puissant des marginaux, la refonte brutale des savoirs dans la jouissance et la cruauté de la vie, c'est justement ce qui fait tout le talent d'Alan Pauls lui-même, auteur du *Passé*.

Il faut lire et relire sans attendre ce magistral roman, traduit en 2005 aux éditions Christian Bourgois, en même

temps que la perle noire qu'est *Wasabi*, récemment réédité, bref récit loufoque d'un jeune écrivain argentin en goguette en France, gagné par une progressive difformité et aimanté par la figure crépusculaire de l'écrivain et peintre Pierre Klossowski. On verra ainsi que *Le Facteur Borges* doit beaucoup à l'univers de cet auteur cadet ingérant celui de son illustre aîné et compatriote, aussi différents soient-ils en fine.

Mais ces partis pris de Pauls n'altèrent pas la valeur de son regard sur Borges. En témoignant les résonances que l'on perçoit entre son essai et certaines études critiques, entretiens et portraits rassemblés par le comparatiste Pierre Brunel dans le volume collectif *Borges, souvenirs d'avenir*. Philippe Forest s'attarde lui aussi sur le rôle fondateur de la mélancolie borgésienne, pour nuancer l'image d'impassibilité auctoriale souvent attachée à cette œuvre, tandis qu'Yves Bonnefoy associe à son tour l'auteur argentin à l'idiotie littéraire – mais dans une perspective plus dostoïevskienne que Pauls. Alors, Borges idiot ? Il fallait y penser. ■

FABIENNE DUMONTET

Un brillant recueil de nouvelles de Craig Davidson, cruel et violent comme la vie

L'écriture à coups de poing

UN GOÛT DE ROUILLE ET D'OS (Rust and Bone)
de Craig Davidson.

Traduit de l'anglais (Canada) par Anne Wicke, Albin Michel, « Terres d'Amérique », 292 p., 21,50 €.

Encensé par Bret Easton Ellis, Thom Jones ou Chuck Palahniuk, salué par la presse nord-américaine, Craig Davidson s'est vite imposé comme un auteur majeur.

En découvrant la première nouvelle, « Un goût de rouille et d'os », qui donne son titre au recueil, difficile de ne pas songer à *Million Dollar Baby*, de F. X. Toole (Albin Michel). Sans doute parce qu'il s'agit de boxe.

Sans doute aussi parce que l'écriture y est d'une puissance rare. Né « *quelque part entre nulle part et adios* », et alors qu'il mène sans doute son dernier combat, le narrateur se souvient : « *Une fois que vous avez atteint une certaine expérience, vous ne vous battez plus sans raison. Vous avez vu trop de boxeurs souffrir, se faire tuer même, pour traiter les matches comme autant de concours de la bite la plus longue. Se battre devient un boulot, et on monte sur le ring comme on pointe à l'usine.* »

Egoïsme et hypocrisie

Dans « Un bon tireur », il est encore question de sport. Mais c'est surtout l'occasion pour Davidson de s'interroger sur la relation père-fils. Alors que ce

dernier se voit vétérinaire ou nutritionniste, le premier le rêve champion de basket. Looser, alcoolique, ce père n'en est pas moins touchant : « *Je ne suis pas un monstre, d'accord ? (...) Je suis (...) un sacré bon père. Je peux le jurer sur une pile de bibles.* » Dans « Précis d'initiation à la magie moderne », le père, ex-magicien ayant abandonné ses enfants, « *avait mis au point son tour le plus brillant : il était arrivé à se convaincre que ce qu'il avait fait était justifié* ». Et l'auteur d'interroger au passage l'hypocrisie et l'égoïsme de chacun, alors que la culpabilité semble poindre. « La fusée » ou « Friction » sont, dans le genre, absolument remarquables. Et permettent à l'auteur de faire une critique en règle des

associations du type Alcooliques anonymes qui fleurissent à tous les coins de rue : « *Je suis allée à beaucoup de groupes comme celui-ci. Y a une chose qui ne change jamais : les gens n'admettent pas leurs défauts. Ils font toujours le coup de l'enfance difficile, de la femme froide, du stress au bureau, toujours les mêmes jérémiades.* »

L'écriture de Craig Davidson, aussi impitoyable qu'un uppercut, aussi cruelle et violente que peut l'être la vie, est rythmée comme un match. Avec force talent, le jeune auteur canadien dit la détresse de ses personnages, que l'on retrouve, brisés, d'une nouvelle à l'autre. Et c'est ainsi qu'*Un goût de rouille et d'os* est un grand livre. ■

EMILIE GRANGERAY



Rencontre
exceptionnelle
avec

ISMAÏL KADARÉ

Romancier, poète, journaliste et francophone, Ismaïl Kadaré (né en 1936) est l'auteur d'une œuvre considérable couronnée par le prestigieux Man Booker Prize en 2005. 2006 est l'année Kadaré en Albanie.

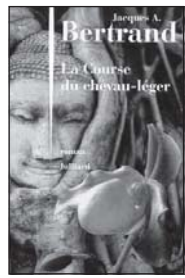
vendredi 15 décembre 2006
de 18h30 à 20h, **Entrée libre**



Bibliothèque nationale de France
site François-Mitterrand

hall Est
Quai François-Mauriac Paris 13^e

ZOOM



LA COURSE DU CHEVAU-LÉGER, de Jacques A. Bertrand « Ne désespérez jamais, faites infuser davantage » : cette formule d'Henri

Michaux, en exerçant du roman de Jacques A. Bertrand, résume l'art de l'écrivain. Élégant, subtil, soucieux de ne jamais peser. *La Course du cheval-léger* parvient toutefois à offrir une vraie fiction, rare chez Bertrand. Un homme, soucieux de ne pas disparaître sans avoir retrouvé celle dont la photographie l'accompagne, sillonne la planète tout en égrenant des sentences morales qu'il goûte comme des friandises. Pudique et tendre, la quête de Jérémie joue de ces combinaisons qui n'ouvrent aucun coffre mais des précipices où Magda s'engloutit d'un saut de l'ange impeccable. Un périple mystérieux, d'une sensibilité rare. Ph.-J. C. Julliard, 128 p., 14 €.

LÉOPOLD SEDAR SENGHOR, GENÈSE D'UN IMAGINAIRE FRANCOPHONE

de Jean-Michel Dijan Dans cet album où s'insère un entretien avec Aimé Césaire, le fondateur de l'Université ouverte des Cinq-Continents à Tombouctou évoque somptueusement l'histoire de celui qui fut le premier agrégé de grammaire française du continent noir, un président de la République (du Sénégal) poète, homme d'utopies et sage prônant la « civilisation de l'universel ». Documents iconographiques ou littéraires parfois inédits complètent ce dossier consacré à un politicien pour lequel le verbe était moins une arme d'éloquence qu'un art, une passerelle pour l'humanisme. J.-L. D. Gallimard, 256 p., 25 €.

YVAN, LE BAZOOKA, LES DINGUES ET MOI. CECI N'EST PAS UN ROMAN.

de Jean-François Sonny Yvan, fringant trentenaire, est envoyé par une ONG fantaisiste dans un pays « à l'est de l'ouest », pour porter secours aux pensionnaires d'une sorte de colonie pénitentiaire. Bien vite, ses bonnes intentions vont se heurter à la réalité du terrain, aux potentats locaux, aux complots, aux compromis. Sur un mode cocasse, l'auteur, lui-même employé par le Comité international de la Croix-Rouge (CICR), livre une fable grinçante sur les conséquences d'un certain type d'interventions humanitaires, mais aussi celles du passage à l'économie de marché des pays de l'Est. S. T. Ed. Bernard Campiche, 370 p., 20 €.

NOUS SOMMES CRUELS

de Camille de Peretti Jusqu'où peut-on faire semblant ? Limites brisées. Miroir franchi. Un garçon et une fille marelent au hasard des sentiments des autres. Leur trame ? *Les Liaisons dangereuses* de Laclos. Julien et Camille jouent à Valmont et à Merteuil. Ils choisissent leurs victimes parmi ceux de leur âge et leur piétinent allègrement le cœur. A mort. Après *Thornytorinx*, un premier roman sur la peur et les hoquets du grandir, Camille de Peretti continue de rouvrir doucement les petites cicatrices de l'adolescence. C'est épistolier et cynique. Tragiquement contemporain. X. H. Stock, 318 p., 18 €.

LA TSARINE,

de Constance Delaunay Les nouvelles de Constance Delaunay sont toujours stupéfiantes, par l'acuité de l'analyse, et le refus des sentiments convenus. Dans *La Tsarine* – un bref récit inclassable, entre nouvelle et autobiographie – elle dresse le « portrait » d'une mère fascinante d'égoïsme, capricieuse et imprévisible. Sans complaisance, la narratrice tente d'élucider les sentiments ambivalents qui lient mère et fille : « Les rapports avec les êtres sont toujours inachevés. (...) Même la mort n'y met pas un terme ». M. Pn Gallimard, 88 p., 9,50 €.

Graves ou doux, terribles ou légers... Quand des romanciers confirmés se mettent au conte

Récréations d'écrivains

Hasard de calendrier ? Astuce éditoriale ? Vestige d'un esprit de Noël plus tenace qu'on ne l'aurait cru ? Nombre d'écrivains jusque-là lus par les seuls adultes trouvent une nouvelle jeunesse à écrire à hauteur d'enfance. Si le recueil de nouvelles d'Eric-Emmanuel Schmitt, *Odette Toulemonde et autres histoires* (Albin Michel, 284 p., 19 €), ne relève pas à proprement parler de cette tendance, avec ces huit récits qui sont autant de portraits de femmes, de quêtes de bonheur fugace sinon furtif, il y a une liberté qui appartient aux écritures débutantes. Est-ce les conditions de composition, instants volés sur le tournage de son premier film, le goût de la fable (« La princesse aux pieds nus »), celui du pied de nez (« Le faux ») ou le sens de l'instant fatidique qui détermine un avant et un après, clivant jusqu'au destin de l'héroïne, toujours est-il que Schmitt réalise là un florilège juste et touchant où l'on appréciera l'invention parodique d'un écrivain à succès foudroyé par les critiques en raison même de l'adhésion de son public qui pourrait ne pas être sans modèle authentique...

Terreurs indicibles

C'est une autre variation sur le thème de la récréation d'écrivain que signe Philippe Claudel avec *Le Monde sans les enfants* (dessins de Pierre Koppe, Stock, 192 p., 15 €). En vingt textes brefs – fables, anecdotes, poèmes – le romancier revisite le monde des enchantements avec des fées dépasées, des chasseurs de cauchemars réduits au chômage, celui des terreurs indicibles (« Pot-au-feu ») et des doutes existentiels (« Mauvaise nouvelle, bonne nouvelle »), comme celui très contemporain où la télé triomphe de l'imaginaire (« La vie de famille ») au risque de ne plus faire de place au drame du « gros Marcel ». Prévenant avec malice les critiques de ceux que l'exercice décevrait, Claudel répond en rappelant que seul celui qui raconte fixe les règles (« La petite fille qui ne parlait jamais »). Alors à chacun de se laisser guider sur ces chemins graves et doux,

Extrait de : « Le Monde sans les enfants »

DESSINS DE PIERRE KOPPE

terribles ou légers, où l'enfant et l'adulte se croisent, compagnons de route dans une réalité redéfinie pour ce partage même.

La récréation de Jean-Pierre Milovanoff est plus ludique encore. Imaginez un conte qui se donne les allures de vérité que le narrateur rapporte au plus juste, mentant « le moins possible, sauf en cas d'urgence bien sûr ». Tout oppose Clam la Rapide et son frère Pass – un surnom en fait pour un gardien de but si lent qu'il évoque l'efficacité d'une passoire. Mais la vélocité irascible de la fillette la propulse dans une histoire délirante où elle croise, comme son frère, parti, bonne âme à sa recherche, « le fameux, le falot, le fatal roi Caribou », la sorcière Médusine, spécialiste de « magie gluante, pas très nette » et le serviable Corbeau Corvée. Les superbes illustrations de Miles Hyman donnent à l'onirisme de l'évocation une force surprenante.

Un régal de malice où le narrateur, Jean Tomaso, coéquipier de Pass, nous fait partager ses angoisses au fil du récit. Du « coup d'envoi » au « vestiaire » final, une partie mouvementée et formatrice, si elle n'est pas orthodoxe. Mais depuis quand les fables s'encombre-t-elles de semblable souci ? (*Clam la Rapide*, Seuil, 112 p., 12 €).

Belle endormie

Autre roman d'apprentissage avec *Aïzan* de Maryline Desbiolles (*L'École des loisirs*, « Médium », 88 p., 8 €). Là c'est la figure d'Ariane, tour à tour nom d'un cours d'eau des hauts de Nice, quartier où vit la fillette, venue de Tchétchénie et élevée seule par sa mère, et figure mythologique dont la rencontre décide du nouveau regard d'Aïzan sur le monde qui sert de fil rouge – c'est bien le moins ! La belle endormie de la fable antique, délaissée, sert de passeuse à la jeune fille qui, par son exemple, lui offre l'audace d'accepter la vie. La subtilité de Maryline Des-



biolles fait là encore des miracles, plus littéraires mais aussi efficaces que celui qu'imagine Fabrice Vigne pour dévoiler un secret capital – qui apporte les cadeaux des enfants le 24 décembre au soir ? – à 22 heures car minuit pour les parents de Lila, la jeune narratrice, c'est une heure « indue » – sans vendre la mèche pour préserver ceux qui ne sont pas au courant. Sur ce mensonge dont le dévoilement est souvent si terrible, une histoire vive et astucieuse que le trait de Philippe Coudray sert à la perfection (1). Noël ou le meilleur

moment pour que grands et petits soient de mèche, en somme. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

(1) *La Mèche*, de Fabrice Vigne, éd. Les Petits Castells, 68 p., 10 €.

Versant étranger, après *Le Miracle des choux* (2005), signalons le nouveau volume de *Contes russes pour enfants*, de Ludmila Oulitskaïa, deux histoires réjouissantes et savoureuses (traduit par Sophie Benech, illustré par Svetlana Filippova, Gallimard, 128 p., 12,50 €).

Judith Brouste face à la vie énigmatique de son père « Enfermés et libres »

APRÈS SHANGHAI de Judith Brouste.

Gallimard, 154 p., 13,50 €.

Tout commence, dit Judith Brouste, en 1936, bien avant sa naissance. Cela commence pour qui ? Pour elle ? Oui, pour la femme qu'elle est devenue, mais à travers un être qui vient de mourir et qui a laissé des carnets : son père, médecin à Shanghai pendant trois ans, de 1936 à 1939.

Le récit de Judith Brouste a la violence directe de tous ses livres, qu'ils soient inspirés par la maladie, la passion ou le silence. Elle affronte ici la vie énigmatique de son père, mais aussi l'amour qu'elle lui a inspiré et qui l'a orientée vers l'écriture. On pourrait dire que tout commence avec la mort du père, mais ce serait mal comprendre ce livre, écrit avec une formidable énergie vitale. « *Le gyrophare bleu des ambulances éclaire l'allée des cyprès. L'air du soir balaye mon visage. Vivante. Cette capacité à lui survivre me fait pleurer. Je croyais ne pas pouvoir.* »

Au fil de ces pages poétiques, qui font revivre ce médecin aventureux, le lecteur se rend compte qu'il s'agit de plus que d'un livre écrit pour le père ou pour préserver la mémoire du père. C'est aussi un apprentissage de la littérature. La romancière donne la parole à cet homme qui espère partager avec elle une sensibilité musicale unique en lui imposant des séances-supplées au piano, et lui lègue ses souvenirs de la ville chinoise, de sa passion pour Génia, une Russe interlope qu'il soigne et tente d'arracher à l'emprise de son mari français.

Mais, par l'émotion qu'il suscite chez sa fille en lui racontant sa vie, il lui enseigne surtout le pouvoir visionnaire des mots. Certes, elle suit le médecin dans cette vie qui précède la sienne et la détermine, mais elle sait surtout qu'il lui offre la liberté de vivre sa propre existence : « *J'allais habiter une nouvelle forêt, les rues, les hôtels, les taxis, ces lieux de passage où je sentirais les vibrations du temps, de l'antimonde qui palpète comme le cœur épart d'une destinée où l'on se sent à part, près de ceux qui n'ont rien que l'envoûtante clarté de leurs rêves.* »

Ça et là, dans ce livre murmuré comme un dialogue secret et journalistique entre un père et sa fille, et chanté avec un lyrisme provocant et assumé, revendiquant une sorte d'anarchisme intemporel, sont dispersés des indices d'une grande familiarité avec la folie. Lacan a été le premier confident professionnel de cette histoire avant qu'elle ne trouve sa vraie place en littérature.

L'amour du père médecin pour Génia, qui sera abattue mystérieusement pendant la guerre à Marseille, est le miroir de tous les engagements de la narratrice qui choisit le camp « *des rues, des trottoirs. Celui des errants qui supportaient le monde, le portaient au bras ou sur l'épaule. (...) Vagabonds d'un monde englouti, égarés répétant les mêmes gestes, habitants éternels, enfermés et libres.* » ■

RENÉ DE CECCATTY

Signalons également *Toi, ma mère, d'Anne-Laure Schneider, qui rassemble des témoignages d'artistes et d'écrivains, dont Judith Brouste* (Albin Michel, 302 p., 21,50 €).

Une vision hallucinée de l'enfer des enfants des rues L'amour et l'ordure

LE PARADIS DES CHIOTS de Sami Tchak.

Mercure de France, 224 p., 17 €.

Depuis *Place des fêtes* (2001), le roman qui le révéla, l'écrivain d'origine togolaise Sami Tchak, sociologue de métier, a fait de la transgression son paradisi littéraire. *Le Paradis des chiots*, son cinquième roman, où violence et sexualité reviennent au premier plan, confirme cette impression, mais aussi son attirance pour l'Amérique latine. Nous voici à El Paraiso, l'un des quartiers les plus durs de Bogota, où un gamin de 14 ans, Ernesto, sera notre guide.

Le verbe énergique du narrateur et son tic de langage, à la manière de l'enfant-soldat d'Ahmadou Kourouma, qui lui fait commencer ses phrases par « *J'ai l'honneur de* », s'impose ou indispose. Celui qui accroche à l'hameçon ne lâchera pas cette traversée hallucinée de l'enfer des enfants des rues, au fil de laquelle une histoire d'amour – celle de la mise au monde d'Ernesto – se raconte à plusieurs voix.

Charme naïf

Parmi les caïds qui le terrorisent, ce gamin tendre et timide fait figure de vilain petit canard. Mais son charme naïf suscite la compassion. Il lui offre la protection de personnes qui se montrent désireuses de lui apprendre à se défendre : un flic, une fillette « *au vaste territoire intérieur* » déjà prostituée, ou encore l'écrivain local, amateur de petits garçons et double de Reinaldo Arenas.

Sur ce terrain hostile, dévasté par la prostitution, la drogue et le crime, poussent des émotions violentes. L'auteur en extrait miraculeusement la sauvagerie beauté, s'attachant à transgresser tous les tabous, frôlant parfois le mauvais porno et le grand guignol. Par quel art Tchak parvient-il à fasciner le lecteur pour un tel univers ? En donnant un souffle orgasmique à ses phrases, en surenchérissant de visions obsessionnelles dans une écriture du cauchemar. C'est là que réside la performance de ce roman-survie, où tout ce qui ressemble à la morale a disparu, faute de moyens.

Les tenants de ce récit artificiellement découpé sont successivement Ernesto, puis sa mère Linda, puis celui qui aurait pu être son père, « Le Che », et de nouveau le garçon. Ici, la femme est au mieux digne d'une « *chienne* ». Pourtant, par effet de sidération, Tchak, en peintre plus qu'en romancier, a trouvé des couleurs propres à nous faire pénétrer ce milieu. Il y a chez lui quelque génie à créer des personnages « *border line* », tel Leonardo Escobar (véritable père d'Ernesto) « *collectionneur du sang des trucidés* », dont l'obsession correspond à un traumatisme familial.

Malgré tout, non, nous ne sommes pas des chiens, c'est le cri de combat de ces créatures. Ernesto rencontre un véritable ami, et sa relation séduisante de loufoquerie avec un artiste laisse entrevoir au final un semblant d'avenir. Ce livre, aussi fort qu'il peut être odieux, brille par éclats. Il s'y révèle l'humaine tendresse dans cette chienne de vie. ■

VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

Rencontre Brigitte Aubert publie « Une Ame de trop » Noirs pastiches

Première scène : dans le hall d'un cinéma de Cannes, au début des années 1960, une fillette apprend à faire du tricycle. Elle est trop petite pour avoir le droit de s'exercer sur le trottoir ou pour avoir accès à la salle de cinéma que gèrent ses parents. Alors elle a fait de cet endroit son terrain de jeu favori. La place ne manque pas (cet ancien théâtre est devenu depuis le magasin Fnac de Cannes) et l'endroit offre matière aux rêves. Dans l'entrée gigantesque, il y a les escaliers, les miroirs, les colonnes, les portraits d'acteurs et d'actrices, les allées et venues du public. La petite fille n'a pas le droit d'assister aux films : mais malgré les portes fermées, elle entend la musique, des bribes de dialogues.

Un peu plus tard, elle peut enfin assister aux projections et jouit d'un privilège exorbitant aux yeux de ses camarades : passer sa vie au cinéma. « A l'époque où on projetait Autant en emporte le vent, je pouvais, en me dépêchant de rentrer de l'école, arriver juste à temps pour ma scène préférée, celle de l'incendie. J'ai bien dû la voir une quinzaine de fois. » Dans ce pays des merveilles, la lecture tient aussi une grande place. Brigitte Aubert dévore les romans de « La Bibliothèque rose » puis verte, les Fantômes, ou les Club des cinq. Elle découvre avec ravissement Maurice Leblanc et dévore des romans policiers et de science-fiction, dont ses parents sont de grands amateurs.

Puis vient le temps de se choisir un métier. « Je voulais être journaliste comme Rouletabille, ou chirurgien, mais je ne supporte pas la vue du sang ; ou encore archéologue par goût pour l'origine des choses. » Ce seront finalement des études de droit, pour pouvoir reprendre l'entreprise familiale. Brigitte Aubert n'a

pourtant pas renié ses rêves d'enfant. Renonçant à monter à Paris, elle vit toujours à Cannes, où elle gère des salles de cinéma à mi-temps, afin de se consacrer davantage à l'écriture.

Elle a publié une trentaine de livres abondamment traduits, qui tiennent à la fois du roman policier, du fantastique, du roman d'aventures et de la science-fiction. Des livres où elle a su surmonter sa phobie de l'hémoglobine (qui y coule à flots), concilier son goût de l'enquête et son plaisir de raconter des histoires. Ses débuts datent de 1984, quand elle participe à un concours organisé par TF1 et la « Série noire ». Son texte *Nuits noires*, qui fait partie des dix nouvelles primées, est publié dans le recueil *Le Conte des neuf et une nuit*. Pourtant son premier roman, *Les Quatre Fils du docteur March*, a du mal à trouver preneur. C'est l'époque du polar urbain, noir, dur, politisé. L'écriture de Brigitte Aubert, où la dimension sociale se teinte toujours d'ironie, détone. Jusqu'à ce que Robert Pépin la publie dans sa toute nouvelle collection « Seuil policier », dont elle va devenir un des fleurons.

Clichés du roman d'aventures

Au lieu de créer une série policière dotée d'un enquêteur récurrent – à part Elise, une tétraplégique muette et aveugle, héroïne de *La Mort des bois*, Prix de littérature policière en 1996, et de *La Mort des neiges* (2000) –, elle change volontiers de personnage, de genre et de ton à chaque livre. Passant d'une enquête relativement classique à un récit d'horreur. « Mon goût pour la science-fiction s'est transformé en goût pour le terreur, le fantastique, j'ai adoré Stephen King, Anne Rice, les films d'horreur. Maintenant ça me fait trop peur. »

La réussite de Brigitte Aubert est d'avoir trouvé un point d'équilibre entre hommage au roman et au cinéma d'aventures et pastiche. Ainsi, *Ténèbres sur Jacksonville*, un de ses premiers livres, abonde en morts-vivants mais il n'a aucun succès, sous prétexte que les Français sont supposés ne pas savoir maîtriser ce genre. Dans *Rapports brefs et étranges avec l'ombre d'un ange*, Brigitte Aubert s'amuse à dynamiter les clichés du roman d'aventures. Dans *Le Chant des sables*, où des descendants de l'homme de Néandertal s'apprennent, 30 000 ans plus tard, à se venger de l'*Homo sapiens*, on retrouve tous les clichés du roman d'aventures : le canot pneumatique entraîné dans les rapides, la lutte à mort à bord d'un hélicoptère en panne de carburant et qui va s'écraser d'une minute à l'autre, le savant fou. « Nous sommes des enfants du cinéma, donc du cliché visuel. Tous les fumeurs ont en tête l'image d'Humphrey Bogart. »

Une âme de trop (Seuil, 254 p., 18 €), son dernier roman, met en scène une infirmière en congé-maladie pour cause d'agoraphobie qui trompe son ennui en surfant sur Internet. Cette femme agaçante de futilité est pourtant en danger, menacée par un psychopathe. « L'écriture est un plaisir et la lecture doit être festive, un spectacle au sens hollywoodien. Mon grand modèle, c'est Hitchcock. J'aimerais faire partie de la grande famille du suspense. » Inclassable dans un paysage qui s'est beaucoup diversifié, Brigitte Aubert se distingue par cette efficacité qui ne se prend pas tout à fait au sérieux. Cet art de « faire comme si », cette conviction acquise il y a longtemps dans le cinéma de son enfance que « l'écriture peut remplacer les jouets ». ■

GÉRARD MEUDAL

Un drame serré et sec d'Yves Ravey

L'inculte des morts

Certains romans ressemblent à des maisons de famille. Les générations s'y sont succédées, des alliances et des mésalliances s'y sont conclues. Nourrissant la chronique du temps perdu, des drames anciens imprègnent les murs. Yves Ravey, qui a publié depuis 1989 sept romans – le premier chez Gallimard, puis aux éditions de Minuit – et trois pièces de théâtre, n'habite pas ce type de demeures, ne puise pas dans leur charme et leur patine. Ses livres ressemblent plutôt à des logements de fortune, avec des pièces vides, froides ; les quelques objets impersonnels qui traînent n'ont pas d'histoire. Rien d'ailleurs, ici, ne fait histoire. On vit là sans souvenirs ni avenir.

List ne sait rien du culte des morts. Son horizon s'arrête bien avant. Un jour cependant, il prend conscience que cet usage

peut lui rapporter de l'argent. Et d'argent justement, il en a besoin pour reprendre l'atelier de mécanique de son père décédé et le transformer en garage, pour se marier avec Fabiola, pour s'éloigner de sa mère... « L'argent, c'est facile à gagner », dit-il à celle-ci. Et justement, non loin de là, dans un mauvais virage, un accident d'automobile a fait trois morts, un couple et leur petite

filles. « L'Allemand », qui est le père du conducteur, Samuel, serait prêt à donner beaucoup d'argent pour récupérer les objets personnels de son fils, de sa belle-fille et de leur enfant. Surtout les photos, car il s'était fâché avec Samuel. Veuf, il ne l'avait pas revu, ni sa famille, depuis plusieurs années.

List va donc monnayer ce qu'il a pu récupérer dans l'épave de la voiture, notamment un porte-cartes, avec les photographies des défunts. « L'Allemand » ne discute pas, ne marchandant pas : il a un besoin vital de ces photos, il paye. D'ailleurs, il a vite compris le manège du jeune homme. Tandis que List lui demande de plus en plus d'argent, il subvertit peu à peu son créancier... Une sorte de contrat s'établit, par lequel List signe une sorte de reconnaissance de dette éternelle : « Il y avait d'autres objets dans la voiture, a ajouté l'Allemand. Je suppose, ce n'est qu'un début. Jusqu'à ma mort je viendrai vous rendre visite. List lui a répondu que dans ce cas il essaierait jusqu'à sa mort de retrouver les objets égarés lors de l'accident. »

Fabiola, l'épouse qui, n'ayant vraiment rien d'une reine, part sans laisser d'adresse, la mère de List qui lui apparaîtrait telle une étrangère, « l'horlogère », son ancienne maîtresse, qui quémande de l'amour, occupent les seconds rôles dans ce drame nu comme un os. La seule percée hors de ce périmètre de détresse muette, c'est lorsque « l'Allemand », sur les lieux de l'accident, récite « une litanie qui n'avait rien à voir avec les prières murmurées par la mère ». Et plus explicite : « Parfois même, il chantonait à voix basse en balançant la tête d'avant en arrière. List a supposé qu'il était d'une autre religion. » Quant à la fin du livre, on ne sait s'il faut l'interpréter comme une ouverture, mais c'est fort peu probable.

Yves Ravey ne donne pas d'explication, ne tend aucune perche à son lecteur. Il se refuse à transformer son roman en apologue. Il ne le conclut pas à l'aide d'une morale en faveur ou en défaveur des déshérités. Dans un bref essai, *Pudeur de la lecture* (éd. Les Solitaires intempestifs, 2003) il définissait avec éloquence son esthétique de la littérature. Il parlait notamment de la transparence, comme haute qualité de l'écriture romanesque. *L'Épave* porte pleinement témoignage de cette qualité. Et aussi, dans un style serré et sec, d'une étrange, impérative nécessité. ■

VINCENT ROY

PATRICK KÉCHICHIAN

Christiane Renauld sur les traces du poète épique, aux sources de la création En quête de la voix d'Homère

MON NOM EST HOMÈRE, FILS D'ULYSSE

de Christiane Renauld.

Calmann-Lévy, 238 p., 17 €.

La question homérique est celle qu'Homère décida de nous poser : elle est, en somme, sa création. C'est « la question de l'Histoire et de notre connaissance du passé, connaissance ponctuelle, illusoire, fantomatique d'un passé où nous ne cessons de projeter notre présent ». Christiane Renauld enquête non pas sur l'existence de l'aède mais sur l'énigme de sa voix. Car « les chants resplendissent de n'avoir pas d'auteur ».

Quel meilleur cadre que le roman pour tenter de retrouver la voix singulière d'un homme qui a forgé son mystère,

pour rencontrer son regard ? Homère hante le narrateur qui foule ses pas : ce dernier sait que le « mythe est une Histoire rêvée qui surgit quand l'Histoire ne sait plus inventer, qui dit la vérité que ne dit pas l'Histoire ». Le voyage est situé au centre du texte. Les mots créent l'espace. Il s'agit de « vérifier le rêve ou de le détruire, besoin de vérifier les signes ».

Généalogie mythique

Le périple commence à Smyrne, où l'on suppose la naissance d'Homère ; cette naissance, confirmée par les savants dont la voix est prépondérante, est liée à une généalogie mythique. Tout est faux ? Et alors ? Là n'est pas l'essentiel. La vérité est ailleurs : « J'observe que les questions font surgir des réponses. Des silhouettes, des visages naissent et dispa-

raissent, faits de tous ceux que j'ai connus. Aucun n'est le bon. Mais les mots ont créé ces gens. Homère eut des parents, ceux que nous lui voulons. Et les dieux de l'Illiade eurent sans doute leurs visages. »

« Donc, c'était à Smyrne, au cours du VIII^e siècle. Essayons. » Les paysages de l'Ionie inscrivent l'aède « dans la réalité des lieux ». Présence magnétique. Sur la route d'Ephèse, le marbre blanc de la « radieuse Claros » éclate dans les collines vertes. La pensée se cristallise à Priène. A Stratonicé, les morts sont sans âge, on devine l'ombre du chien Argos. Le passé est un rêve que les mots révèlent. Voilà la source inépuisable pour le voyageur. Il est aidé, dans son entreprise, par un aveugle mystérieux qui semble avoir connu le Poète et rapporte ses propos. Qui est-il ? Un rhapsode ? Que fait-il ? Il

transmet l'écho de la voix de celui qui chanta la colère d'Achille. La tradition ne représentait-elle pas Homère sous les traits d'un vieillard aveugle qui errait de ville en ville en déclamant ses vers ?

Christiane Renauld nous livre la matière de son rêve. Elle a voulu vérifier les scènes domestiques de l'*Odyssée* qui dit l'errance des hommes et retenir l'*Illiade* par cœur pour prendre place, si les choses tournaient mal, « dans la dernière scène de Fahrenheit 451 ». En suivant Homère, elle se souvient, « elle sent la giflette du flot » quand Ulysse lutte contre la mer qui le pousse sur les rochers.

Ce curieux roman, dont la forme est savante, nous entraîne bien au-delà du mythe. Il nous mène aux sources de la création, aux origines de l'écriture. ■

VINCENT ROY

PATRICK KÉCHICHIAN

Un délectable roman d'Eric Faye, maître du trompe-l'œil et du pied de nez Irrésistible M. Tout-le-Monde

LE SYNDICAT DES PAUVRES TYPES

d'Eric Faye.

Stock, 216 p., 16,50 €.

Dire que le nouveau roman d'Eric Faye est bovien n'est pas sorcier. Il cite Emmanuel Bove en exergue : « Je n'ai rien demandé à l'existence d'extraordinaire. Je n'ai demandé qu'une chose (...) C'est une place parmi les hommes, une place à moi, une place qu'ils reconnaîtraient comme mienne sans l'environner, puisqu'elle n'aurait rien d'enviable. » De fait, il n'y a rien de surprenant dans ce patronage : on retrouve chez Faye la même affection pour les personnages lassés par la grisaille que chez le romancier récemment adapté au cinéma par Jean-Pierre Darrousin (*Le Pressentiment*). Le même désir de s'affranchir des comportements mimétiques, du monde

du travail, des casse-couilles. Bove est expert en fugues, retraites et quêtes d'anonymat. Eric Faye n'a-t-il pas fait disparaître une armée (*Le Général Solitude*), un manuscrit (*Paris*), une femme (*Les Lumières fossiles*) ?

« Grève de la vie »

Mais Faye est également un maître des fictions en trompe l'œil, de la mise en abyme et du pied de nez. Et si la lecture du *Syndicat des pauvres types* s'avère jouissive, c'est en particulier pour ses fausses pistes, ses retournements de vestes. Son héros est d'abord soumis à une tentation faustienne. Voilà un type, Antoine Blin, employé au tri des Postes. Il est persuadé qu'il sent mauvais, condamné à une puanteur tenace. On vient lui proposer de rejoindre le syndicat des pauvres types. « Nous avons tout intérêt à unir nos défaites respectives pour tenter de vivre

malgré tout. » baratine son visiteur. Adhérez ! « Vous ne serez plus seul à seul avec le mépris des autres, des riches, des bluffeurs, des bien-pensants et de ceux qui ont le cul bordé de nouilles. »

Le temps de nous raconter comment il a soupigné pour une certaine Blandine Bénard en répondant à une petite annonce et comment elle l'a grugé, arnaqué ; le temps de nous raconter sa misérable existence et nous confirmer qu'il est un pauvre type, Antoine Blin fait une exception à sa décision de trancher tout lien social : il rejoint le syndicat, avec l'espoir de rencontrer des minables, ses congénères, et peut-être l'estime de soi.

La suite est surréaliste, digne du cinéma expressionniste allemand et de Marcel Aymé, irriguée par un humour de dérision et par le goût des réfractaires et des portes dérobées. Antoine Blin est encouragé à « faire la grève

de la vie » (programme cocasse de négation du travail, de mise à genoux des dominants et de respect de la piétaille qui fera jubiler les déçus de 68), sélectionné dans une émission de télévision visant à organiser l'élection de M. Tout-le-Monde.

Antoine Blin sera-t-il élu ? Quand bénéficiera-t-il de la clause ultime promise au lauréat, être inhumé au Panthéon durant six mois ? On n'aura pas la cruauté d'édulcorer ce maelström de manipulations ni de vous dire quand, comment et pourquoi, son bail d'immortalité échoué, le célèbre M. Blin sera transféré dans le cimetière de sa banlieue natale. Disons seulement la délectation offerte par la belle prose d'Eric Faye, qui ne bénéficie pas de la reconnaissance méritée. ■

JEAN-LUC DOUIN

(1) José Corti, 2002.

4^e SALON INTERNATIONAL DE L'ÉDITION INDÉPENDANTE

L'AUTRE LIVRE

16 et 17 déc 2006
SALLE OLYMPE DE GOUGES
15, RUE MERLIN
PARIS XI^e
DE 10 H À 19 H
INAUGURATION
LE VENDREDI
15 DÉCEMBRE À 18 H

LE NOËL DES LIVRES
www.editeurs-lautrelivre.net

Entrée gratuite
Métro père Lachaise et Voltaire

Nos partenaires :
Secours Populaire Français, Conseil régional d'Ile-de-France,
Conseil général de Seine-Saint-Denis, Ville de Saint-Denis,
Ville de Paris, Mairie du XI^e, CNL, DRAC

Illustration de François Wrazala

Trous noirs, big bang... L'astrophysique se heurte aux possibilités de l'observation, et voisine de plus en plus avec la métaphysique

L'astronomie face à ses limites

Si les trous noirs n'existaient pas, les astrophysiciens auraient eu grand tort de ne pas les inventer. Ils n'existent peut-être pas d'ailleurs. L'une des principales surprises et des grandes honnêtetés du dernier livre de Jean-Pierre Luminet, l'un de leurs meilleurs spécialistes, est de rappeler que la réalité de ces astres fabuleux n'est acquise que dans l'opinion des profanes et les romans de science-fiction, où un mélange de fascination et d'effroi les ont très vite popularisés comme une évidence.

« Les frontières de la science sont toujours un mélange bizarre de vérité nouvelle, d'hypothèse raisonnable et de conjecture extravagante », écrit l'astronome (CNRS) de l'Observatoire de Paris-Meudon. *On peut affirmer aujourd'hui que la théorie de la relativité générale appartient à la première catégorie, les trous noirs à la deuxième (...)* » Jean-Pierre Luminet n'hésite pas à fréquenter les pures spéculations qui peuplent la troisième catégorie, comme les trous de ver, des passages

LE DESTIN DE L'UNIVERS Trous noirs et énergie sombre, de Jean-Pierre Luminet.

Fayard, « Le temps des sciences », 592 p., 52 €.

dérôchés de l'espace-temps semblables aux tunnels que creusent les parasites à l'intérieur des pommes. Mais il n'oublie jamais d'assortir sa visite des trous noirs, tout « raisonnables » qu'ils soient, des précautions qu'omettent souvent les astrophysiciens emportés par leur élan : ces astres ne sont que des candidats à l'existence, jamais encore détectés.

S'ils devaient être invalidés par de nouvelles observations, ce qui est tout de même très peu probable, la déception serait immense. Pas seulement au sein d'un grand public qui s'est habitué à la menace lointaine de ces ogres d'un nouveau genre. Ces résidus de l'effondrement de certaines étoiles, si compactes que leur gravité empêche la lumière de s'échapper et fige le temps, expliquent tant de phénomènes extrêmes observés ces dernières années, que leur absence laisserait les astronomes démunis. La théorie de la relativité générale porterait aussi le deuil des enfants qu'elle a conçus, même si le père, Albert Einstein, n'a jamais voulu croire à leur possibilité. Et les physiciens se désoleraient de la disparition d'un creuset où se confondent haut et bas, temps et espace, particules élémentaires infimes et distances extrêmes du cosmos, un chaudron où ils pourront peut-être trouver le secret de la fusion entre deux théories jusque-là impossibles à concilier, relativité générale et mécanique quantique.

Cette brève liste des affligés potentiels illustre la fécondité des trous noirs. Elle explique aussi que

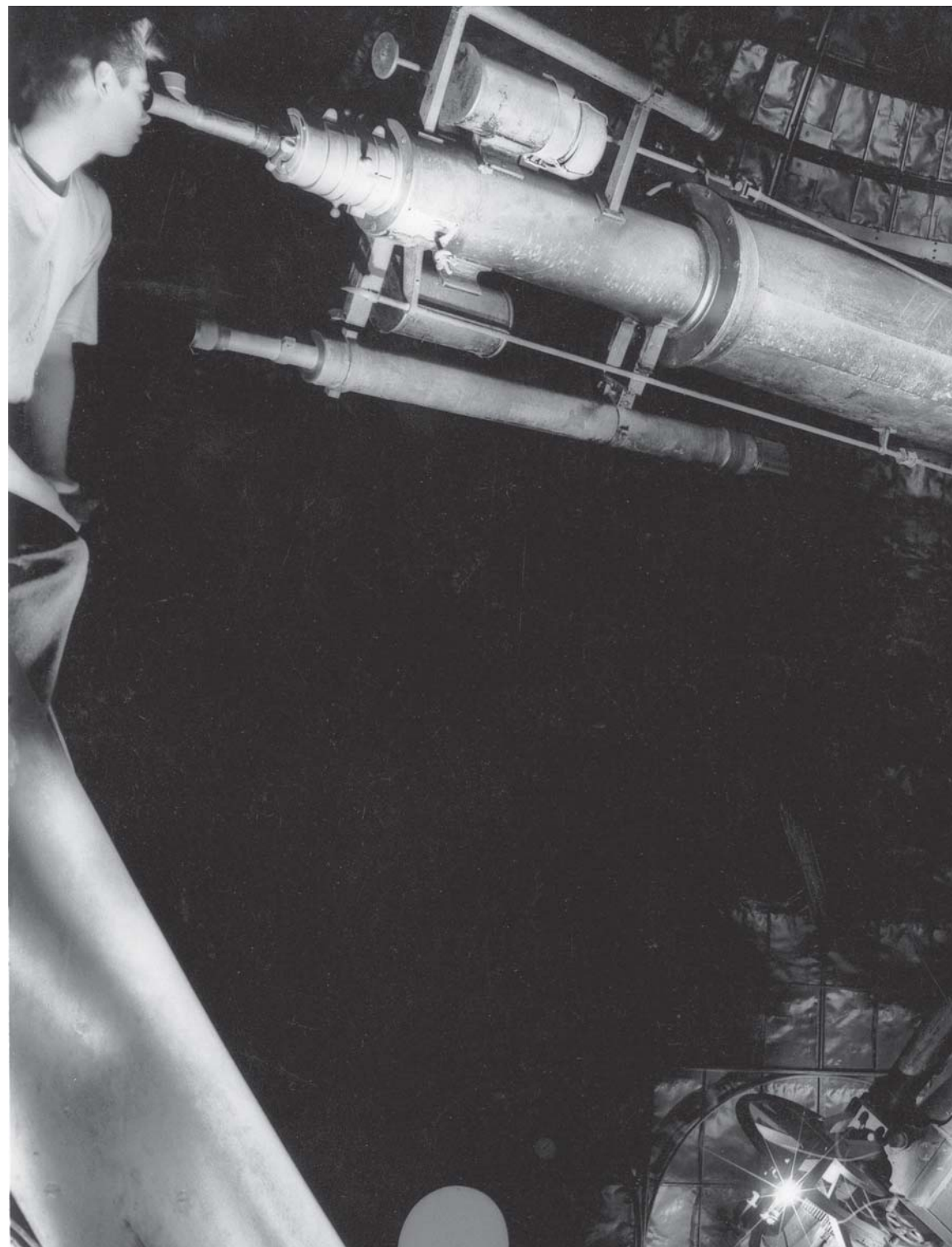
Jean-Pierre Luminet n'ait pu s'empêcher de se pencher une deuxième fois sur la source obscure de tant de bienfaits. Il avait déjà consacré son premier ouvrage, en 1987, à son sujet d'étude favori. Depuis, l'ombre n'a cessé de s'étendre sur le paysage cosmique. Les trous y ont perdu le monopole du noir : la matière et l'énergie sombre ont ajouté leurs mystères au tableau d'ensemble. De son côté, l'auteur a bénéficié de la lumière d'une notoriété croissante comme romancier et vulgarisateur. En 2006, il a déjà publié *Le Secret de Copernic*, premier tome d'une trilogie où il tente un mélange entre histoire des sciences et fiction pas très convaincant.

Ce que l'astrophysicien essayait alors, de façon trop artificielle, *Le Destin de l'Univers* le réussit de manière naturelle. Parce que le trou noir est, à sa manière, un vrai héros de roman. Son histoire est violente, elle nous dépasse totalement, elle peut en effrayer plus d'un, mais elle ne cesse de parler de nous, de notre monde, de ce qui en fait la rareté et l'équilibre. Microscopique ou géant, de taille stellaire ou pesant des millions de soleils, un trou noir condense le sort de l'univers, comme un héros la condition des hommes. C'est sans doute la clé de la popularité de cet « astre occlus », fermé sur lui-même, selon sa dénomination en langue française.

Question de nos origines

Le trou noir pose la question de nos origines et de notre fin, même si son opacité ne lui permet pas, pour l'heure de fournir la moindre réponse. « *L'Univers tel que le décrit la physique actuelle est entaché de deux points aveugles, des situations singulières où la science perd toute assise : le big bang et l'intérieur des trous noirs* », écrit M. Luminet. Dans le cas de l'astre obscur, cette frontière porte le beau nom d'horizon des événements. C'est un seuil de l'espace-temps qui n'autorise plus aucun retour en arrière. « *A l'extérieur de l'horizon, il est possible de communiquer par des signaux lumineux. C'est l'univers ordinaire dans lequel nous vivons. A l'intérieur de l'horizon, les rayons lumineux ne sont plus libres de voyager entre les événements, mais sont focalisés vers le centre.* » Ce « centre géométrique du trou noir où toute la matière et la courbure de l'espace-temps se compriment indéfiniment » est une singularité. Rembobiné vers son origine, le big bang conduit lui aussi vers ce point où les équations s'affolent et perdent toute leur capacité de rendre compte de la réalité.

Cette impuissance, peut-être passagère, d'une astronomie dont le champ d'action s'est considérablement élargi en cent ans mais qui touche désormais à des horizons infranchissables, conduit à des incursions de plus en plus fréquentes vers la métaphysique, vers des spéculations invérifiables.



MICHEL SEMENIAKO/EDITING

M. Luminet n'est pas le dernier à s'y livrer. « *Des deux questions « qu'y avait-il avant le big bang ? » et « qu'y a-t-il dans un trou noir ? », l'une donne la réponse à l'autre, risque-t-il. Dans chaque trou noir, il y a un nouveau big bang, c'est-à-dire un nouvel univers sort de phénix renaissant de ses cendres après chaque recontraction.* »

Attention, l'astrophysicien s'autorise ces « conjectures extravagantes », qui peuvent stimuler l'imagination et permettre de débloquer les théories, parce qu'elle sont signalées et assumées comme telles. Pour ce qui est de l'« hypothèse raisonnable » des trous noirs, l'expression se fait beaucoup plus prudente. L'intérêt de *Le Destin de l'Univers*, fort bien illustré, est justement de donner une idée de la manière dont l'astronomie peut manipuler des phénomènes aussi extrêmes, avec ses déductions des observations, ses avancées théoriques, ses demi-tours, ses ajustements. A de nombreuses reprises, le livre suit les théories jusqu'au bout de leur cheminement intellectuel, puis nous demande de rebrousser chemin vers le terrain plus ferme des découvertes avérées.

Pour s'approcher de la vérité des trous noirs, il convient de ne pas se laisser égarer par quelques mirages. Les paradoxes apparents, par exemple, tel que celui qui donne la possibilité à un corps invisible de devenir l'astre le plus brillant de l'Univers (un quasar). « *Les vrais paradoxes n'existent pas en physique (sinon, il s'agit de mauvaise physique !); ils résultent simplement des images mentales incomplètes auxquelles nous nous accrochons et qui empêchent de comprendre la nature réelle des choses.* » L'astrophysicien se heurte de plus en plus souvent à ces limites du langage pour décrire des phénomènes démesurés qui égarent l'intuition.

Au risque de surenchère sensationnelle, la bonne science doit opposer un principe de simplicité privilégiant toujours la voie la plus économe en hypothèses. Et dans la tête du chercheur convaincu de l'excellence de ses observations doit résonner la formule de Roland Topor, placée en exergue : « *L'histoire qui va suivre est véridique dans ses moindres détails, à moins qu'une affreuse erreur n'ait tout faussé depuis le début.* »

JÉRÔME FENOGLIO

« La science ne peut fonder ni limiter la théologie »

Professeur de philosophie, chargé de cours à l'université Paris-IV-Sorbonne, et journaliste spécialisé en astronomie, Jean-François Robredo est l'auteur de *Du cosmos au big bang, la révolution philosophique* (PUF, 132 p., 19 €).

En quoi l'avènement de la théorie du Big Bang constitue-t-elle, selon vous,

une révolution philosophique pour l'astronomie ?

Pour le comprendre, il faut revenir un peu en arrière. A l'âge classique, la science concentrait ses efforts sur la compréhension des phénomènes locaux, l'enchaînement des causes et des effets, qui explique, par exemple, la chute d'une pomme. Pendant trois cents ans, elle s'est gardée de toute interprétation fondée sur un

principe extérieur au monde, comme au temps des Grecs, où la cosmologie, l'histoire de l'Univers et la philosophie étaient intimement liées. Au XX^e siècle, une série d'avancées théoriques et observationnelles ont rendu de nouveau nécessaire le recours à des principes explicatifs globaux pour comprendre ce que l'on voyait. Mais il ne s'agit pas d'un retour à la pensée de Grecs, les scientifiques n'ont pas plaqué une théorie générale de manière arbitraire sur les faits : ils ont été poussés par les faits eux-mêmes. Par exemple, on ne peut pas interpréter localement le comportement des galaxies, qui semblent toutes fuir la nôtre, si on ne prend pas en compte la théorie plus générale de l'expansion de l'Univers. Les galaxies s'éloignent parce que la structure même de l'espace s'élargit.

De plus, le Big Bang a inscrit dans la science l'idée d'évolution de l'Univers, avec un début et une fin. Ces notions sont classiques pour les êtres qui nous entourent, les planètes ou même les étoiles. Tout cela est compréhensible à l'échelle locale, mais

imaginez que la totalité, tout ce qui englobe le réel puisse avoir un début, une évolution et une fin, c'est beaucoup plus difficile. Qu'est-ce qu'une origine du Tout ? C'est pour répondre à ce genre de question, mais aussi à celle de la place de l'homme dans l'Univers, que le besoin de philosophie s'est fait ressentir.

Ce retour n'a-t-il pas été rendu plus inévitable par le fait que l'astronomie a tant progressé qu'elle semble avoir touché les limites de ce qui peut être connu ?

La science a effectivement eu la capacité de progresser très rapidement vers ce qu'il est convenu d'appeler les origines de l'Univers, mais elle rencontre là un mur, une singularité qu'aucune théorie ne peut résoudre. L'astronomie se heurte aujourd'hui à des questions métaphysiques auxquelles elle ne peut répondre. Là encore, elle peut passer le relais à la philosophie.

Cette transmission peut conduire à de nombreuses dérives. Le risque n'est-il pas

de voir de plus en plus de scientifiques revenir à une interprétation finaliste du cosmos, ou même de l'expliquer en fonction de leurs croyances ?

La science de l'âge classique avait établi une séparation nette pour éviter ces dérives. La connaissance de la nature devait être préservée de toute considération extérieure. Les astronomes cherchaient des lois et non des principes. Ainsi la question de la finalité, de la raison d'être de l'Univers ne pouvait être posée en science, elle était réservée à la religion ou à la philosophie.

Maintenant que cette séparation est remise en cause, le débat sur le principe anthropique – le réglage apparemment si précis de la composition de l'Univers qu'il ne pouvait conduire qu'à l'apparition de l'homme – ne peut que reprendre de la vigueur. Certains n'hésitent pas à dire que cette nécessité est le signe d'une intention supérieure. Mais ces considérations ne peuvent pas s'appuyer sur la science. La cosmologie peut envisager un

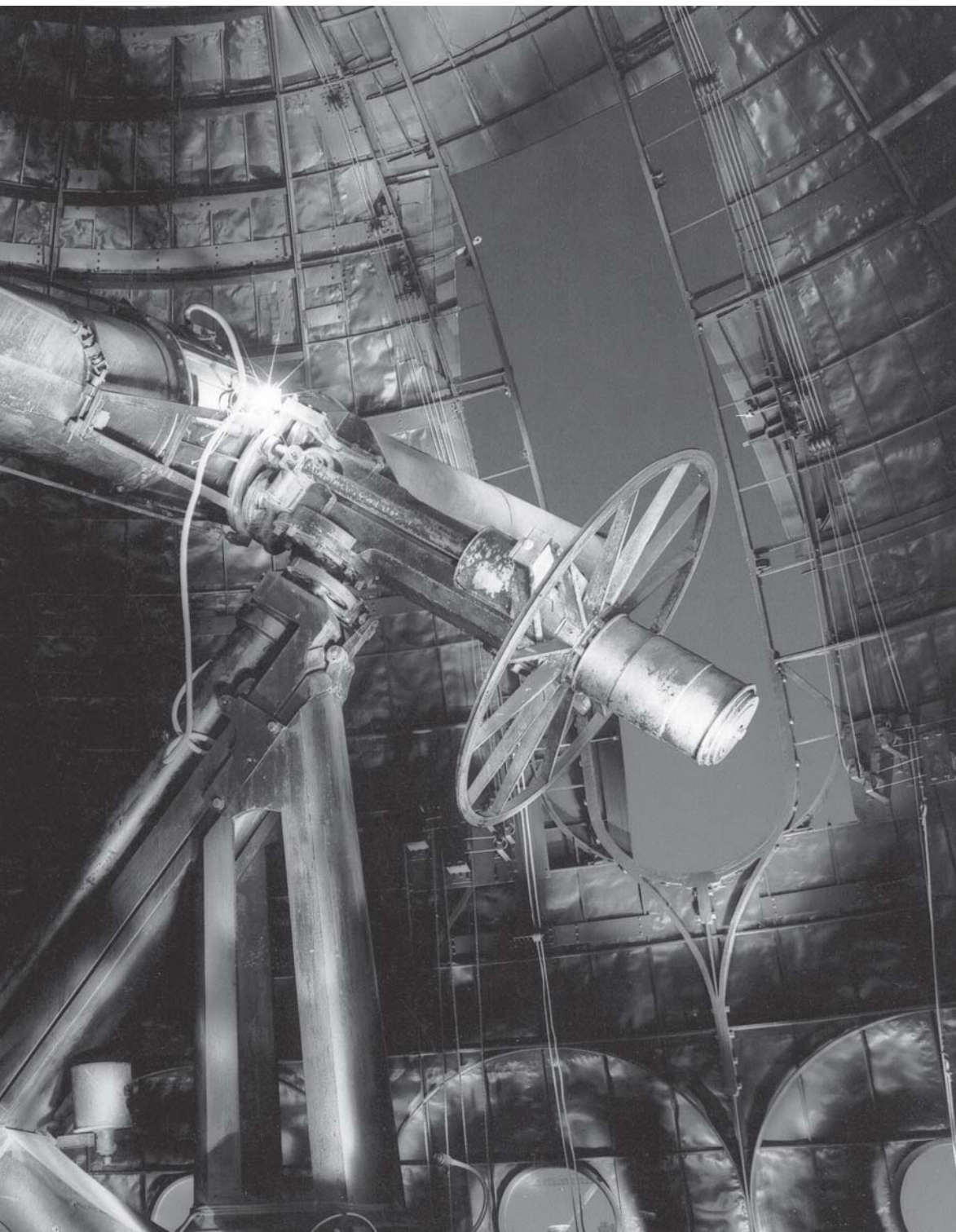
certain nombre de scénarios pour la fin de l'Univers, mais certainement pas trancher la question de la finalité de cet Univers. **Un scientifique, à l'origine de plusieurs avancées, s'est montré particulièrement combatif contre ce mélange des genres.**

Oui, et paradoxalement, c'est un religieux. Le chanoine belge Georges Lemaître (1894-1966) a conçu la théorie de l'atome primitif, qui le pose en vrai inventeur du Big Bang. Il a été consterné d'entendre le pape Pie XII, en 1951, interpréter cette origine comme le moment où le cosmos est sorti de la main de Dieu. Et il s'est employé à ce que le pape revienne sur cette position, dès l'année suivante. Pour Lemaître, science et religion constituent deux voies d'accès bien distinctes à la vérité. Il s'est employé toute sa vie à préserver cette séparation qui protège les deux côtés. Ainsi la science ne peut-elle fonder ni limiter la théologie. Et la religion ne peut brider les avancées de la science. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR J. FE.

« Le lecteur a l'impression de vivre l'événement en direct, presque à la minute. Mieux, il se prend à penser comme le Général. Un véritable tour de force. »
Le Figaro Littéraire, Jean-Claude Perrier

www.vilo-groupe.com Ramsay



Les cordes : une théorie trop belle pour être vraie ?

THE TROUBLE WITH PHYSICS, The rise of string theory, the fall of a science, and what comes next, de Lee Smolin (texte en anglais).

Houghton Mifflin Company, 392 p., 19,7 €.

La physique est-elle morte avec le XX^e siècle ? A-t-elle été pendue haut et court par ses plus brillants représentants, au nom d'une séduisante mais pernicieuse vue de l'esprit, dite, justement, « théorie des cordes » ? C'est, ni fleurs ni couronnes, ce que donne à penser le dernier ouvrage, mi-pamphlet mi-cours magistral, du théoricien et essayiste américain Lee Smolin, chercheur au Perimeter Institute de Waterloo (Ontario, Canada).

Non que la science de la nature ait touché ses limites. Que les lois de l'Univers soient définitivement établies. Son secret ultime percé une fois pour toutes. Mais, tout au contraire, parce qu'elle s'est, se serait fourvoyée dans une impasse. Cette erreur, cette « tragédie » même, signerait la faillite de toute une génération de physiciens, à laquelle l'auteur lui-même appartient.

Convoquant Newton, Lavoisier, Faraday, Maxwell, Planck et bien sûr Einstein, auxquels cette discipline a dû, au cours des siècles récents, de fécondes et incessantes avancées, Lee Smolin se demande par quels errements elle n'a plus enregistré de « progrès majeur » depuis le milieu des années 1970. « Qu'avons-nous découvert dont notre génération puisse être fière ?, s'interroge-t-il. Si nous pensons à de nouvelles découvertes fondamentales, confirmées par l'expérience et expliquées par la théorie, la réponse, nous devons l'admettre, est "rien" ! »

La faute, donc, à la théorie des cordes. Pour fixer les termes du procès, on rappellera que la physique moderne avance sur deux jambes, d'une démarche claudicante. D'un côté, la relativité générale d'Einstein, qui s'applique à la structure à grande échelle de notre Univers, celle des astres et des galaxies, soumis à la gravité. De l'autre, la mécanique quantique, qui rend compte du comportement des particules élémentaires à une échelle infinitésimale.

Cette dernière a bâti, dans les années 1970, un « modèle standard ». Il établit que la matière est formée en tout et pour tout de 12 particules (6 quarks et 6 leptons), liées par des forces portées par 4 autres particules. Mais cette belle construction n'intègre que 3 forces (électromagnétique, forte et

faible), à l'œuvre entre noyaux et électrons ou entre composants du noyau. La quatrième, la gravité, n'y a pas sa place. Depuis, les physiciens sont en quête du Graal. Un système réconciliant relativité générale et mécanique quantique : la gravité quantique.

C'est à cette unification que prétend la théorie des cordes. Celle-ci postule que les constituants de base de notre Univers sont en fait de minuscules cordes vibrantes, les différentes particules connues n'étant que l'expression de vibratos différents. Or, il y faut un monde non pas à quatre dimensions (trois spatiales et une temporelle), mais à 10 ou 11 dimensions au bas mot : d'infimes circonvolutions de l'espace-temps, inaccessibles à nos sens.

Voie sans issue

Pour Lee Smolin – qui l'a un temps épousée, mais en est revenu –, cette thèse n'est qu'une hypothèse, qu'il n'a jamais été possible de vérifier expérimentalement, pas davantage que de « falsifier », c'est-à-dire de réfuter, comme il doit en aller pour toute proposition scientifique. Plus grave, sous la pression de la pensée dominante ou par carriérisme, les meilleurs cerveaux se seraient engouffrés dans cette voie sans issue. Au lieu d'explorer de nouvelles pistes, telles que la gravitation quantique à boucles, dont il est lui-même l'un des chefs de file.

Cordes ou boucles, on ne s'aviserait pas ici de trancher. On se demandera simplement – c'est la question non moins ardue de l'œuf et de la poule –, si la théorie des cordes s'est jusqu'ici imposée faute d'esprits frondeurs encouragés (ou seulement autorisés) à sortir des sentiers battus. Ou si ces derniers sont restés dans le rang, faute d'alternative véritable.

Beau joueur, l'Italien Gabriele Veneziano, initiateur de la théorie des cordes, est « le premier à regretter une trop forte polarisation de la physique théorique, qui gagnerait peut-être à prendre des directions diversifiées ». Le Français Edouard Brézin, président de l'Académie des sciences et cordiste convaincu, veut croire que le Large Hadron Collider (LHC), l'accélérateur géant de particules qui entrera en service en 2007 au CERN de Genève, permettra de confirmer ou d'infirmer certaines prédictions de la théorie des cordes.

Lee Smolin, au demeurant, s'attend à « quelques surprises » conceptuelles et n'imagine pas que la physique en soit arrivée à la « théorie finale ». Le cadavre respire encore. Le pendu s'agite toujours. ■

PIERRE LE HIR

La matière, de l'inerte au vivant

Il suffit de peu de choses pour faire un chef-d'œuvre. Un alphabet de vingt-six lettres, une bonne syntaxe et on entre en écriture. Douze notes et la muse Euterpe et l'infinité variété des mélodies s'offrent au musicien débutant. Quatre bases azotées et le grand livre de notre hérité prend forme en édifices spiralés.

On pourrait multiplier les exemples. Mais, il en est un qui dépasse les autres : le « Lego » de l'Univers. C'est un jeu de construction tout simple, fait d'une douzaine de minuscules particules élémentaires et de quatre grandes forces dont les assemblages et les actions ont créé le monde. Celui, microscopique, surprenant et aléatoire des atomes et de leurs minuscules composants et celui, macroscopique et bien concret, dont nous sommes pétris comme le sont aussi les planètes, les étoiles ou les galaxies.

Un seul mot le résume : matière. Celle-là même qui est née juste après la grande explosion du Big Bang. Heureusement pour nous, cette matière-là a triomphé de son double redouté, l'anti-matière, du fait, disent les physiciens, de fluctuations infimes dans les lois de la physique. Que s'est-il passé depuis cet événement créateur intervenu il y a quatorze milliards d'années ? Que savons-nous ? Quelles énigmes restent à découvrir ou à résoudre ? Qu'est devenu la matière des tout premiers instants ? En sommes-nous de lointains héritiers ?

Modeste géant

C'est à cette quête que nous invitent trois ouvrages sur ces thèmes : *La Naissance des éléments* ; *Nucleus, un voyage au cœur de la matière* et *La Longue Histoire de la matière*. Trois livres qui, dans des styles différents, du plus vulgarisé

au plus universitaire, du plus illustré au plus dépouillé, nous emmènent à la découverte des mystères de notre monde et de celui qui nous entoure.

Et parmi eux, celui de cet événement quasi magique qui, un millionième de seconde seulement après le Big Bang, a conduit à la production d'une quantité phénoménale de particules élémentaires. La température est alors de mille milliards de degrés et l'Univers n'est qu'un bien modeste géant s'enflant à toute vitesse. Bientôt ces particules s'assemblent et forment les composants de base des premiers atomes. Cent secondes plus tard, alors qu'il ne fait plus qu'un milliard de degrés, les premiers atomes d'hydrogène, d'hélium et d'un petit peu de lithium apparaissent.

Pas de quoi créer la Terre et l'homme car il manque à l'appel des éléments plus lourds comme le carbone,

le calcium, le potassium, le fer, l'oxygène, etc. Ceux là n'apparaîtront que quelque centaines de millions d'années après, avec la naissance des premières étoiles et des premières galaxies.

Sans la fournaise de ces soleils et la mort de certains d'entre eux, la table des éléments de Mendeleïev serait bien pauvre. Car c'est dans le cœur mourant de ces étoiles que les éléments les plus lourds comme l'uranium se sont forgés. De même que c'est dans la tiédeur des nuages de matière interstellaire que se sont formées les molécules chimiques complexes dont certaines sont autant de maillons de la vie.

C'est dans cette saga, qui va de l'inerte au vivant, que ces ouvrages nous entraînent comme autant de Gulliver découvrant soudain des Lilliput, des Brobdinagn ou un de ces mondes de savants qui s'efforcent de lire notre avenir ou de

rassembler, comme ce fut le cas au moment du Big Bang, les quatre grandes forces de l'Univers en une seule. ■

JEAN-FRANÇOIS AUGEREAU

LA NAISSANCE DES ÉLÉMENTS Du Big Bang à la Terre

de Sylvie Vauclair.

Ed. Odile Jacob, 304 p., 23,90 €.

NUCLEUS, UN VOYAGE AU CŒUR DE LA MATIÈRE,

de Ray Mackintosh, Jim Al-Khalili, Björn Jonson et Teresa Peña.

Ed. EDP Sciences, 142 p., 24 €.

LA LONGUE HISTOIRE DE LA MATIÈRE

de Jacques Reisse.

PUF, 318 p., 28 €.

ZOOM

VOYAGE DANS L'INFINI Du ciel étoilé aux confins de l'univers

de Serge Brunier. Le dernier livre de Serge Brunier, journaliste passionné d'astronomie, repose sur une excellente idée. Pour comprendre avec quelle acuité les télescopes sont aujourd'hui capables de fouiller des coins infimes de la voûte étoilée, il permet de déplier les pages en grands panneaux où quatre images du cosmos sont placées côte à côte, chacune étant un agrandissement d'une parcelle de la photo précédente. Ce procédé donne une idée des échelles de distance, et donc de temps, à franchir pour accéder aux phénomènes lointains qui attirent les astronomes modernes. Exoplanètes, amas de galaxies, nébuleuses jaillissent ainsi de l'uniformité apparente du ciel. *J. Fe.* Nathan, 128 p., 29,95 €.

L'ASTRONOMIE AU JOUR LE JOUR

de Jerry T. Bonnell et Robert J. Nemiroff. C'est comme un code pour initiés : APOD. Derrière ces quatre lettres se cache un des plus vieux sites de la Toile, Astronomy Picture of the Day (antwrp.gsfc.nasa.gov/apod), né le 16 juin 1995 au Goddard Space Flight Center de la NASA, alors même qu'Internet était balbutiant. Quelque 4 000 images et vidéos plus tard, les astrophysiciens américains Jerry T. Bonnell et Robert J. Nemiroff passent de l'écran au papier en proposant une sélection de 365 images astronomiques. Une pour chaque nuit étoilée. *P. B.* Hermé, 744 p., 33 €.

ATLAS UNIVERS, de Mark A. Garlick. Cartes, photographies, graphiques et dessins : rien ne manque à ce gros ouvrage pour attirer l'attention du profane qui suit les affaires cosmiques de loin et guider la visite de

l'univers, du plus proche de nous jusqu'aux confins. Après ce tour de l'univers à grand spectacle, les deux derniers chapitres sont destinés aux observateurs amateurs du ciel avec une série de cartes qui autorisent la contemplation en toutes saisons. *J. Fe.* Solar, 304 p., 39 €.

LA PLANÈTE MARS Histoire d'un autre monde,

de François Forget, François Costard et Philippe Lognonné. Il se passe toujours quelque chose sur la Planète rouge. Avec quatre sondes en orbite qui scrutent la surface et deux robots qui grattent le sol, les connaissances sur l'astre qui obsède les humains ne cessent d'acquiescer davantage de précision. Cela force spécialistes et éditeurs à s'adapter très vite. Voici donc déjà la deuxième édition d'un des livres les plus clairs et les plus complets consacrés à Mars, paru initialement en 2003. Rédigé par trois astronomes français,

qui conjuguent leurs savoirs en météorologie, en géologie et en planétologie, ce volume tient notamment compte des dernières trouvailles et photographies de Spirit et Opportunity, les deux rovers américains et de Mars Express, la sonde européenne, sur place depuis près de trois ans. *J. Fe.* Belin/Pour la science, 160 p., 19,50 €.

SATURNE De Galilée à la mission Cassini-Huygens

de Laura Lovett, Joan Horvath et Jeff Cuzzi. Dans le système solaire, Mars doit partager la vedette, ces temps-ci, avec une sublime géante de gaz. Saturne doit ce regain de notoriété à l'endurance de la sonde américano-européenne, Cassini-Huygens. Ce premier livre, d'origine américaine, a choisi de privilégier la beauté des photographies prises par le vaisseau spatial depuis son entrée en orbite en 2004. Chacune de ces images,

magnifiquement traitées, mérite un temps d'arrêt et de contemplation. Equilibre et finesse des anneaux, jeux d'ombre et de lumières avec le Soleil, formes saisissantes des nombreux satellites : Saturne ne manque d'aucun attrait pour retenir l'œil et garantir à Cassini encore de longues années d'enchantement. *J. Fe.* Ed. de La Martinière, 192 p., 32 €.

AU PLUS PRÈS DE SATURNE,

coordonné par Philippe Maurel. Cet autre ouvrage consacré à la planète géante prend, lui, le parti des textes. Il rassemble notamment des contributions de nombre d'astronomes européens qui ont participé à l'aventure de la mission Huygens, l'atterrisseur qui s'est posé sur Titan, lune de Saturne, en janvier 2005. Le livre ne se contente pas de cette période moderne. Il reprend l'exploration de Saturne depuis les observations de Galilée. *J. Fe.* Vuibert-Société astronomique de France, 304 p., 32 €.

L'UNIVERS A-T-IL BESOIN DE DIEU ?

Ce hors-série de la revue *Ciel et espace* est consacré aux relations complexes entre astronomie et croyance religieuse. 13 astrophysiciens y donnent leur avis sur l'offensive des tenants du « principe anthropique » fort, l'idée que l'Univers a été finement réglé pour que l'homme apparaisse. *J. Fe.* Ciel et espace, hors-série, 6,90 €.

LES FRONTIÈRES FLOUES

Dans cet excellent numéro spécial, la revue *Pour la science* s'interroge sur la notion cruciale de limite en sciences. Pour classer les phénomènes, les chercheurs créent des bornes que la nature s'ingénie à brouiller. Deux articles sont consacrés à l'astronomie, dont celui de Roland Lehoucq, qui montre comment la cosmologie a élargi ces horizons. *J. Fe.* Pour la science, n° 350, décembre 2006, 6,40 €.

Une éblouissante anthologie de l'image, sous toutes ses formes et toutes les latitudes

Un arrêt sur l'image

Président de l'Institut des images, Laurent Gervereau publie un ouvrage appelé à faire date. Il a réuni une équipe d'une qualité exceptionnelle, qu'il s'agisse d'artistes et d'intellectuels confirmés ou de brillants jeunes chercheurs, autour d'un concept d'image.

On sait que l'on considère que, depuis les dernières années du XX^e siècle, l'humanité est entrée dans ce qu'on appelle l'ère des images (1). La somme présentée par Gervereau est dans la

DICTIONNAIRE MONDIAL DES IMAGES
sous la direction de Laurent Gervereau.

Ed. Nouveau monde, 1 120 p., 59,90 €.

1994), et s'inscrit dans sa réflexion sur un nouvel objet de la culture humaine, le visuel, auquel il a également consacré un volume (*Histoire du visuel au XX^e siècle*, « Points histoire », Le Seuil, 2000). Alain Rey soulignait que le domaine de l'image aujourd'hui a largement débordé l'opposition née avec la photographie au XIX^e siècle, renforcée plus tard par le cinéma et la télévision, de la distinction entre *images fixes* et

images mobiles. Aujourd'hui, au propre comme au figuré, l'image se présente sous une quantité innombrable de formes. Si un dictionnaire devrait s'efforcer d'être exhaustif, ce n'est pas ici le but de l'entreprise. Ce *Dictionnaire mondial des images* est plutôt une sorte d'anthologie infinie des diverses formes et des fonctions de l'image.

« Ere de l'écran »

Quelle que soit leur nature, la plupart de ces images possèdent un certain pouvoir. Ce dictionnaire est donc un moyen d'exploration, un instrument de recherche et un essai d'évaluation du poids du visuel sur la culture, la réflexion et la créativité de l'homme. Sans frontières, il est, d'une certaine façon, dans le domaine du visuel le repérage de la mondialisation à l'œuvre dans l'humanité. En l'utilisant on n'oublie pas la remarque d'Alain Rey soulignant que le rapport de l'image au monde « oscille entre *fidélité* et *infidélité* », avec l'ambiguïté d'un concept « à mi-chemin entre le concret et l'abstrait, entre le réel et le fictif ». Toutefois Gervereau a exclu de son dictionnaire, comme relevant d'un autre domaine de la pensée et de la culture, tout ce qui concerne le rêve – sans éliminer certes la frontière entre rêve et image proprement dit, évoquée par le biais de la psychanalyse (article « Imaginaire et inconscient » de Serge Tisseron). Exploration planétaire, on trouvera là



Scène tirée du film « Simon du désert » de Luis Bunuel. D.R.

aussi bien l'image dans la société afghane qu'en Afrique du Sud, Australie, Chine, Japon, Mexique ou Vietnam, même si les contributeurs ont rarement cherché à donner une évocation sinon exhaustive du moins générale de l'image dans le domaine géographique et culturel considéré. Restreint, le champ élu est significatif : « Tango » en Argentine, « Guerre civile et movida » en Espagne, « Estampes et cinéma » au Japon, fête de la mort au Mexique, même si la perspective comparatiste n'est pas ignorée (« Paysage : Asie occidentale », de Sonia Kavel). Pour d'autres cultures, le contraste épouse

d'autres voies – ainsi l'image en Afrique étudiée par Elikia M'Bokolo entre ère préchrétienne et essai de mythologie comparée.

On sait que le concept d'image est apparu dans la culture occidentale avec la réflexion fondatrice de Platon qui l'a placée sous le signe de l'imitation. On ne trouvera pas là une histoire continue de l'évolution de l'image en Occident, mais des évocations par périodes significatives comme le Moyen Âge par Jean-Claude Schmitt ou la Renaissance par Matthieu Lelièvre. Gervereau signale comme un événement essentiel l'apparition alors de l'art, c'est-à-dire d'un souci

esthétique. Toutefois, aux périodes moderne et contemporaine, l'histoire de l'art cesse de concentrer l'intérêt pour l'image. En histoire, par exemple, un très grand progrès a été fait quand, à côté de l'histoire de l'art, les historiens ont introduit l'histoire des images. Les signataires du dictionnaire notent qu'à côté de la vague photographique, l'image aussi bien du point de vue des techniques que des contenus a évolué avec l'« ère du papier » au milieu du XIX^e siècle, l'« ère de la projection » lancée par Hollywood, puis l'« ère de l'écran » avec la télévision dès les années 1950. Aujourd'hui nous serions entrés avec en particulier Internet dans l'« ère du cumul » et cet ouvrage semble être la première tentative globale pour pénétrer dans ce nouveau domaine de l'image mondialisée et globalisée.

On retiendra encore la distinction fondamentale et éclairante introduite dans ce dictionnaire entre images fixes et images mobiles, celle entre *images premières* et *images secondes*.

Laurent Gervereau justifie à juste titre la création de ce livre et sa diffusion par le droit des hommes d'aujourd'hui de savoir d'où viennent les images dans lesquelles nous baignons et comment les stéréotypes et les mythes se sont constitués. Il a cette phrase remarquable : « La question n'est pas l'accès aux images mais leur tri et leur "légendage". » Au fil de la lecture des 382 articles de la somme, les chasseurs d'images trouveront aussi bien les entrées « Affiche », « Amour », que « Poils » et « Secret », « Timbre-poste » ou « Travail et paresse ».

Voilà bien une anthologie du vagabondage à travers le monde entier visualisé. ■

JACQUES LE GOFF

(1) On trouvera une définition de cette expression et de l'histoire qui en a précédé l'éclosion dans l'excellent article d'Alain Rey « Image » du récent Dictionnaire culturel en langue française (éd. Le Robert, 2005).

JEAN-CLAUDE SCHMITT

Voir pour entendre la musique

L'IMAGE MUSIQUE
d'Olivier Cullin.

Fayard, 168 p., 30 €.

Dans la culture occidentale, nous associons presque nécessairement la musique à la forme graphique qui en permet l'exécution : la partition, qui indique la hauteur des tons, la durée des notes, la vitesse d'exécution. Cependant, la connaissance d'autres musiques nous a familiarisés avec des transmissions fondées sur l'oral, et non pas sur l'apprentissage du solfège et la lecture de partitions. Le détour par le Moyen Âge permet de rencontrer un autre cas de figure, qui semble participer simultanément de l'une et de l'autre de ces solutions : c'est cette situation paradoxale que présente Olivier Cullin, un historien de la musique médiévale original et novateur, dans un livre très clair d'une grande vertu pédagogique. Sa démonstration s'appuie sur la présentation de la reproduction de 53 pages de manuscrits musicaux datant du IX^e au XIV^e siècle. La question posée est celle de la valeur

symbolique, de la fonction pratique et de l'évolution historique de la notation musicale médiévale, depuis l'apparition des neumes au IX^e siècle, dans le contexte de l'efflorescence du chant grégorien, jusqu'aux compositions graphiques les plus complexes produites par la culture laïque à la fin du Moyen Âge.

L'idée centrale est que si la culture lettrée de l'époque médiévale a bien connu une notation musicale, celle-ci ne peut en aucun cas être assimilée à ce que nous connaissons aujourd'hui. Les neumes et même les systèmes de notation qui leur ont succédé ne relèvent pas tant de l'écriture que de l'oralité, de la vision et de la remémoration. D'où le titre inattendu du livre, qui souligne le lien existant entre la voix et la vision, la musique et l'image, comme le rappelle du reste l'iconographie chrétienne du Buisson ardent, où le visage de Dieu apparaît à Moïse alors que ce dernier avait seulement entendu la voix de Yahvé.

C'est l'ouïe qui conduit à la vision de l'invisible, dit saint Bernard, et c'est bien comme une sorte d'image mentale que le chant liturgique entendu par le jeune

moine inscrit dans sa mémoire. Dans le chœur de la communauté monastique, les fonctions de *lector* et de *cantor* sont distinguées, mais en fait l'un et l'autre chantent : la *lectio*, comme l'avait déjà souligné Paul Zumthor (*La Lettre et la Voix*, Seuil, 1987), participe de la voix, de la mémoire et de la méditation, plus que de l'écriture et de la lecture. Apparue à l'époque carolingienne, les neumes dessinent sur le parchemin, au-dessus des paroles du chant, une suite de points et d'ondulations dont la forme diffère suivant les régions, qui ont pour fonction d'accompagner le mouvement de la voix et peut-être même du corps tout entier. On ne lit pas les neumes, on les voit et on s'en imprègne.

Vitesse de la voix

Cependant se manifeste le souci de mieux exprimer la vitesse de la voix ; au XI^e siècle, Guy d'Arezzo innove en tirant des lignes horizontales – mais pas plus de quatre – par rapport auxquelles la hauteur relative des notes commence à se fixer. Des barres de pause marquent les moments où le chœur reprend sa res-

piration. Quant à la durée de notes, si on ne trouve d'abord que des sons uniformément figurés par de petits carrés, on en vient ensuite à se préoccuper de l'exprimer graphiquement. Mais surtout, au XIII^e siècle, l'apparition de la polyphonie oblige à donner à la voix de base (teneur) et à la deuxième voix (organum) un rythme concordant, qu'exprime la *musica mensuralis* de Francon de Cologne, vers 1280 : désormais, on fera tenir sur la même page une, deux puis trois voix superposées ; les innovations de l'*ars nova* et des compositions courtoises les plus savantes d'un Guillaume de Machaut montent à quel point de raffinement et de complexité est parvenue l'image musique au cours du XIV^e siècle. Entre-temps, une cinquième ligne est venue s'ajouter aux quatre premières : la forme graphique de nos partitions modernes semble acquise, et pourtant les fonctions symboliques et mémorielles continuent de caractériser la graphie de la musique médiévale.

Un livre délicat, à lire et (si possible) à chanter ! ■

JEAN-CLAUDE SCHMITT

Une importante série d'études, sous la direction de Shmuel Trigano, explore la foisonnante diversité de cette branche du judaïsme

A l'heure de la « sépharadité-monde »

LE MONDE SÉPHARADE
T. I. Histoire ; T. II Civilisation
Sous la direction de Shmuel Trigano.

Seuil, 1 008 p. et 816 p., 29 € chaque volume.

L'évocation du monde juif en ses visages sépharades peut susciter aujourd'hui deux attitudes opposées. Si, comme l'écrivit souvent Edgar Morin, ce monde-là est un monde presque mort, qui ait ses heures de gloire mais qui n'a pas su s'insérer dans la modernité, seule la nostalgie funèbre lui sied avec le regret des occasions manquées dans ses relations avec l'univers contemporain, ses larges carrefours et ses mixités enrichissantes. Pourtant, suffit-il de dresser un constat de décès pour que toute vie se soit réellement retirée du monde en question ?

L'entreprise conduite sous la direction de Shmuel Trigano s'inscrit en faux contre le constat de mort ou même d'agonie du monde sépharade, lequel tire son appellation du nom hébraïque de l'Espagne, où brillèrent, entre autres, Maïmonide et Ibn Gabirol. Mais l'univers des sépharades ne s'y réduit pas. Il recouvre pratiquement toute la planète où se reconnaissent ses expressions vivaces du Maghreb au Brésil, des Balkans aux Caraïbes, de la Hollande au Canada.

Préjugés inattendus

Cet univers se prévaut d'une histoire gorgée d'événements souvent heureux, mais que marquent deux immenses expulsions, deux terribles tentatives d'éradication : celle de l'Espagne des Rois catholiques, en 1492, mais aussi celle, plus récente, des pays arabes, dans lesquels la présence juive a été pratiquement réduite à néant.

Loin d'avoir entraîné la mort physique et spirituelle des sépharades, ces traumatismes ont incité les plus créateurs d'entre eux à se ressaisir de leur histoire, de leur pensée et de leur vie quotidienne pour déjouer les sociétés qui les avaient rejetés et pour en faire l'apport fécond à celles qui les accueilleraient. Et cela jusqu'en 1948, où les juifs *sépharadim*, et plus largement encore orientaux, se heurtèrent dans l'Etat d'Israël naissant aux préjugés inattendus de leurs « frères » *ashkenazim*, plus occidentalisés qu'ils ne l'imaginaient. Pour ces raisons, les deux importants volumes qui viennent d'être publiés sur un sujet aussi passionnant sont riches d'informations et d'analyses qui empruntent avec sagacité à tout le registre des sciences sociales.

Une question se pose néanmoins. Le glissement d'un monde sépharade vers une sorte de « sépharadité-monde » qui

voudrait remonter jusqu'au deuxième Temple, si ce n'est plus haut encore, en revendiquant les plus grands noms de la pensée et de l'histoire d'Israël ne cède-t-il pas à la méconnaissance si ce n'est à l'aliénation qu'elle veut dénoncer ? Est-il sûr que Nahmanide se fût reconnu dans le mouvement des Panthères noires des années 1970 ou Albert Cohen dans le malouf des juifs de Constantine ? Stanislas Adotévi reprochait à Senghor son concept de négritude parce que, disait-il, la négritude correspond à la manière blanche d'être noir. Présenter le monde des sépharades comme un monde ubiquote n'ayant rien ignoré des moindres recoins de l'aventure humaine, toujours aux avant-postes de la modernité, cela ne prouve-t-il pas, simplement en l'inversant, le point de vue de ses contempteurs qui lui contestent toute réalité autre que précaire et toute valeur autre que concédée ?

Les études réunies dans ces deux volumes côtoient cet écueil, mais elles l'évitent à force de précision dans l'examen des faits et de mesure dans le jugement. A coup sûr, l'identité sépharade, d'abord glorieuse, puis exilée, vit actuellement ses retrouvailles avec elle-même. Il était nécessaire qu'elle se rassure sur sa mémoire, sur sa réalité sociologique et sur son possible avenir. Désormais, cet avenir il lui faut le prendre, si l'on ose dire, à bras-le-corps, en affrontant les questions posées à l'humanité dans son ensemble et qui lui permettront d'accéder à un autre palier de son existence. Autrement, le sépharadisme idéologique se réduira non pas même à son passé, serait-il recomposé, mais à l'ombre de celui-ci parce qu'il ne pourra vivre indéfiniment sur les seuls noms, toujours indépassés, de Maïmonide ou de Yossef Karo. ■

RAPHAËL DRAÏ

Un remarquable collectif sur des questions très actuelles

L'éthique dans tous ses états

Un idéal ranime, en ce début du XXI^e siècle, le cœur de nos démocraties : l'éthique. D'où l'un des grands paradoxes de notre temps. D'un côté, l'esprit de responsabilité semble reculer face aux normes de la consommation et du marché, reléguant au magasin des accessoires obsolètes la vieille rhétorique du devoir et de la vertu. De l'autre, la revitalisation des valeurs est brandie comme l'impératif numéro un : Téléthon, principe de précaution, moralisation de la vie politique... Tout se passe comme s'il n'était plus d'utopie possible que morale. Au point qu'un nouveau métier, celui d'« éthicien », sollicité dans les entreprises comme dans les hôpitaux, a récemment fait son apparition.

Entre le cynisme à courte vue et le néomoralisme, ces deux logiques opposées de l'après-devoir, comment réhabiliter l'intelligence en éthique – une approche éventuellement moins soucieuse d'intentions pures que d'effets bénéfiques pour l'homme ? Cette question est au cœur de ce remarquable ouvrage collectif, qui rassemble une cinquantaine de philosophes de diverses nationalités. Une somme qui s'imposait d'autant plus que les enjeux portés aujourd'hui par les questions éthiques dépassent de loin le champ académique, pour concerner désormais chaque citoyen dans sa vie quotidienne. Quelle position adopter sur l'euthanasie, sur le « *devoir d'ingérence* » ou la manipulation des embryons ? Avec la formidable expansion des technologies du vivant, on peut en effet

se demander si, une fois réunies les conditions techniques, la différence entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas ne risque pas de disparaître, tandis que s'efface la frontière entre le possible et l'impossible. Mais tout ce qui peut être fait doit-il l'être ? Que les biotechnologies reposant sur la connaissance des gènes laissent espérer un marché de quelque 500 milliards d'euros dans les décennies à venir, est-ce pour autant légitime ou souhaitable, interroge Axel Kahn ? Au-delà de la question des limites, se pose ainsi, comme jamais, celle de savoir sur quels critères, eu égard au bien, au mal ou au bonheur, « *déterminer les conduites correctes dans le contexte d'activités particulières* ».

Pour le commun des mortels, il semble de plus en plus difficile d'y voir clair, les domaines concernés s'étant terriblement complexifiés et sectorisés : éthique biomédicale, éthique des affaires et de l'environnement, éthique féminine, éthique des médias, des relations internationales, etc. Comme le souligne Ludvine Thiaw-Po-Une, jeune philo-

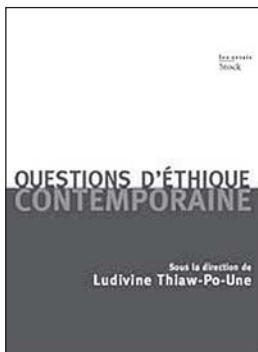
sophe de 27 ans à qui revient l'initiative et la direction de cet ouvrage, son objectif premier était de fournir un état des lieux de cette diversification, parfois stigmatisée comme une « *valse des éthiques* », tout en procurant les outils qui permettent de s'y orienter.

Un propos fort bien servi par la construction même du livre, distribué en trois parties. Au premier étage (« *Éléments* ») : une indispensable série d'études sur les principaux penseurs aujourd'hui

d'hui mobilisés, d'Aristote à Kant, Foucault ou John Rawls. Et parce que les options du jour ne s'élaborent décidément pas *ex nihilo*, le lecteur trouvera, en complément, une présentation problématisée des grandes doctrines ayant jalonné l'histoire de la philosophie morale, autant d'héritages qui ne cessent, eux aussi, de nourrir les controverses actuelles. A quoi renvoient au juste le libéralisme moral ? et l'utilitarisme ? le pragmatisme ? le conventionnalisme critique ? Commencer par là apparaît comme une heureuse façon d'éviter un double écueil : celui du relativisme généralisé, et celui qui consisterait à délaissier le problème de la fondation des principes au profit de leur seule application. Car il s'agit également, et peut-être surtout, de savoir ce que l'on place au centre : le respect de la dignité de l'homme (France) ou plutôt son autonomie (pays anglosaxons) ? Les pièces qui composent le deuxième étage (« *Domaines* ») permettent ensuite de pénétrer dans chacune des grandes sphères de l'éthique contemporaine – l'économie, la famille, l'écologie ou le champ médical. Une mise en ordre et en sens particulièrement bienvenue à l'heure où « *l'offre d'éthiques* » laisse les individus aussi hésitants et désarmés que face aux rayons d'une grande surface. Au sommet de l'édifice, une section intitulée « *Débats* » fait le tour d'un ensemble de discussions liées à « *l'éthique appliquée* », de la pornographie au clonage, en passant par la fameuse « *crise de l'autorité* ».

A ceux qui baillent à entendre le mot « *bioéthique* », convaincus d'avance de n'y rien comprendre, et ceux – parfois les mêmes – qui estiment que préciser le Bien reste une affaire trop sérieuse pour être abandonnée aux seuls experts, voilà un ouvrage passionnant et accessible qui pourra enfin leur servir de livre de chevet. ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE



QUESTIONS D'ÉTHIQUE CONTEMPORAINE
Sous la direction de Ludvine Thiaw-Po-Une.

Préface d'Axel Kahn, Stock, « *les Essais* », 1 216 p., 75 €.

Penser la chirurgie

PETITE PHILOSOPHIE DE LA CHIRURGIE
de Philippe Hubinois.

Michalon, « *Encre marine* », 308 p., 38 €.

Docteur en médecine et lui-même chirurgien, Philippe Dubois est aussi... docteur en droit et en philosophie. Difficile d'être mieux armé pour « *penser une éthique du chirurgien* » et évaluer les conséquences de la révolution induite par la chirurgie dite « *télévi-*

suelle » ou « *mini-invasive* », bientôt transcontinentale puisqu'elle se pratiquera à distance. L'auteur montre en effet que l'apparition de ces robots n'a rien d'anodin.

Si la télé-médecine comporte d'immenses avantages pour les patients, ne risque-t-elle pas de faire passer au second plan « *le tissu psychologique, social, professionnel qui fait l'être entier, corps et âme mêlés* », restreignant du coup la place de la parole ou du regard ? Sans parler de la main, à laquelle de très

belles pages sont ici consacrées. Cette main qui palpe, débusque le mal, et finalement « *opère* » dans tous les sens du mot. Car s'il est un individu qui « *pense avec sa main* », c'est bien le chirurgien. Ni béatement technophile ni bêtement technophobe, Philippe Hubinois aborde ces questions avec une grande finesse de plume et d'analyse, y compris celle, brûlante, de la « *sécurité chirurgicale* » prise entre l'erreur et la faute, la responsabilité, la culpabilité et la « *réparation* ». ■

A. L.-L.

Un essai lumineux de Jean Daniel

« Que dirait Camus ? »

AVEC CAMUS
Comment résister à l'air du temps
de Jean Daniel,

Gallimard, 160 p., 9,50 €.

Ici Camus. » Nous sommes en 1953, Jean Daniel, qui plus tard participera à la fondation du *Nouvel Observateur*, s'occupe d'une revue dénommée *Caliban*. Au bout du fil, le dieu de toute une génération, l'auteur de *L'Étranger*, l'éditorialiste de *Combat*, l'amant de Maria Casarès. La voix reprend : « *Ici Camus, vous m'entendez ?* » Commentent alors dix années d'une véritable « *fête d'amitié* » qui sera interrompue par un désaccord sur l'Algérie. Un demi-siècle plus tard, Jean Daniel a voulu, dans son nouvel essai, *Avec Camus*, comprendre les raisons du « *stupéfiant recours à Camus* » auquel on assiste aujourd'hui ; savoir ce que peut nous apporter l'auteur du *Premier Homme* « *dans un monde médiatique qui dépend d'abord et avant tout de l'image et de la publicité, mais aussi, désormais, de l'Internet, du viol recommandé de la vie privée au nom de la "transparence", de la prolifération des publications porteuses des scandales du sexe et de l'argent* ».

Le regard de Sartre

Au lendemain de la mort de Camus, le 4 janvier 1960, Jean-Paul Sartre écrivait. En voici un extrait : « (...) Nous étions brouillés lui et moi : une brouille, ce n'est rien – dût-on ne jamais se revoir – tout juste une autre manière de vivre ensemble et sans se perdre de vue dans le petit monde étroit qui nous est donné. Cela ne m'empêchait pas de penser à lui, de sentir son regard sur la page du livre, sur le journal qu'il lisait et de me dire : "Qu'en dit-il ? Qu'en dit-il EN CE MOMENT ?" »

(...) Il représentait en ce siècle, et contre l'Histoire, l'héritier actuel de cette longue lignée de moralistes dont les œuvres constituent peut-être ce qu'il y a de plus original dans les lettres françaises. Son humanisme têtu, étroit et pur, austère et sensuel, livrait un combat douteux contre les événements massifs et difformes de ce temps. Mais inversement, par l'opiniâtreté de ses refus, il réaffirmait, au cœur de notre époque, contre les machiavéliens, contre le veau d'or du réalisme, l'existence du fait moral. » (p. 80)

Sans doute plus qu'aucun autre, ce livre lui tenait-il à cœur. Affaire d'amitié bien sûr, mais aussi absolue nécessité professionnelle. Le testament salubre d'un grand journaliste en forme d'appel à la vigilance.

« *J'épousais ses pensées*, avoue le patron du *Nouvel Obs*. *Je pouvais prolonger ses phrases. Je partageais ses préventions et ses nostalgies. Je ne m'identifiais pas : j'étais identique.* » Rien d'étonnant dans ces conditions à ce qu'il affirme partager avec Camus une même éthique de la communication, l'idée que « *l'information critique* », c'est d'abord « *le pari passionné que l'on peut intéresser et "fidéliser" le lecteur en lui donnant à penser, même et surtout en le distrayant, sans jamais flatter son goût pour la paresse et la vulgarité* ». Restait toutefois à élucider ce retour à un intellectuel qui entendait avant tout résister à l'air du temps, ce besoin étrange que nous avons de Camus. Pourquoi, face aux grandes questions de notre époque, le conflit du Proche-Orient, la guerre en Irak, le Darfour, mais aussi la crise de la presse, nous demandons-nous souvent : « *Que ferait Camus ? Que dirait Camus ?* »

Obsession de plaire

Camus était journaliste, mieux, il était heureux et fier de l'être. Son métier, il l'exerçait ainsi que le définissait François Mauriac : « *C'est pour moi le seul genre auquel convienne l'expression de "littérature engagée"*. La valeur de l'engagement m'importe ici au même titre que la valeur littéraire : je ne les sépare pas. » Écrivain et journaliste, Camus ajoutait : « *Si les écrivains avaient la moindre estime pour leur métier, ils se refuseraient à écrire n'importe où. Mais il faut plaire, paraître, et pour plaire, se coucher.* » Il recensait sans cesse les dérives qui condamnent le journalisme : l'asservissement au pouvoir de l'argent, l'obsession de plaire, la mutilation de la vérité sous un prétexte commercial ou idéologique, « *l'accroche* » sensationnelle, en un mot, ajoute Jean Daniel, « *le mépris de ceux à qui on s'adresse* ».

Invité à faire le bilan des réussites et des échecs de son expérience à *Combat*, Camus avait eu cette phrase : « *Au moins, nous n'aurons pas menti !* » S'insurger contre le mensonge, plutôt que de se définir par rapport à la vérité qui est elle-même, disait-il, « *mystérieuse, fuyante, toujours à conquérir* », voilà bien un aspect fondamental de l'éthique d'Albert Camus, notre contemporain. ■

FRANCK NOUCHI

On lira également avec le plus vif intérêt *Albert Camus ou la fatalité des natures*, de Frédéric Musso, Gallimard, « *NRF essais* », 210 p., 18 €.

Lucidité tragique : exercice, perspective

Autour du nom juif, autour d'Israël, on entend de nouveau aujourd'hui, à moins d'avoir décidé de rester sourd, une immense clameur de haine. Hurlée dans presque tout l'Orient, reprise en Amérique latine, répercutée ici ou là en Europe. Elle se fait stridente en Russie, de moins en moins feutrée ailleurs. On la perçoit jusque dans nos douces provinces, comme au bon vieux temps. Beaucoup se bouchent les oreilles. D'autres s'offusquent, s'indignent, s'affolent. Un homme tente de comprendre. Il transmue vertige et angoisse en démonstrations à la manière des géomètres. Le fait est rare, par définition.

Jean-Claude Milner formule les processus de fond qui sont en marche, décrit les effets de structure avec constance et clarté. Il dégage les mécanismes à l'œuvre entre l'identité de l'Europe et l'identité des juifs, de l'assimilation à l'extermination. Son exercice de lucidité tragique est terrible et magistral, radical et passionnant. Après *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique*, livre mémorable (1), Milner réussit avec *Le Juif de savoir* une sorte de

tour de force : rendre intelligible, en deux cents pages limpides, l'évolution de trois siècles d'histoire.

Autour de la question-clé de l'assimilation, les thèmes foisonnent : configurations distinctes de la France et de l'Allemagne, monde à part des universités, réalité des chambres à gaz, destin trouble de l'universel, nuées montantes des prochains orages. On pourrait craindre la dispersion des analyses. C'est tout l'inverse. Le texte est bref et cristallin. Il a du diamant l'éclat, la dureté, le tranchant. Mais il n'est pas fait pour séduire. Il déplaira donc à certains. Il faut s'en réjouir. Car sa netteté, sa concision, sa terrible puissance d'explication sont, de toute évidence, destinées à faire date.

Il fut une fois, en Allemagne, la rencontre sans équivalent d'une figure singulière du savoir et d'intellectuels de nom juif. Au cours du XIX^e et du premier XX^e siècle, le monde universitaire de langue allemande invente, sous la dénomination de *Wissenschaft*, une forme de savoir absolu. Viennent contribuer à son édification sans fin Hermann Cohen, Edmund Husserl,

Erwin Panofsky, Ernst Cassirer et bien d'autres, parmi lesquels Freud ou Hannah Arendt. Milner souligne que ce savoir ne s'adresse à personne. Il a pour seul impératif son propre accroissement. Les individus qui consacrent leur existence à cette grande tâche anonyme, objective et indéfinie, deviennent de simples contributeurs.

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

Les juifs de savoir, selon Milner, en se consacrant à la *Wissenschaft*, effacent et remplacent l'étude traditionnelle des Écritures. Leur nom juif se fonde, sans accroc apparent, dans la liste uniforme des travailleurs de la science. Cette assimilation parfaite (comme on parle d'un crime parfait) se fait au prix de leur annulation comme juif. Le dispositif ne va pas fonctionner très longtemps. L'histoire le défait tragiquement. La plupart des intellectuels juifs de langue

allemande sortent de ce mirage pour entrer dans les chambres à gaz. Ceux qui ont pu survivre constateront l'effondrement du savoir absolu. Il leur faudra du temps pour l'accepter et pour en entrevoir les causes.

Au lieu de s'engager dans cette voie de l'élucidation, au lieu de reprendre, à nouveaux frais, une réflexion de fond sur l'universel et son histoire, certains ont inventé, après la disparition du juif de savoir, une nouvelle figure. Milner nomme « *juifs de négation* », ces auteurs, principalement français, qui se proclament juifs pour mieux affirmer – succès assuré – qu'il est périmé de l'être. Avec une plume de polémiste, le linguiste fustige ce pernicieux « *compagnon de route des persécuteurs* », qui méprise tout le monde, juifs et non-juifs, sauf lui-même. Le style est acéré : personne, chez les « *ensouchés* » (les braves gens de souche) ne saura gré à cette triste figure de ses contorsions multiples, « *au moment où l'on ne fera plus de détail, c'est-à-dire demain* ».

Ce constat final n'est pas simplement un exercice de préparation au pire. Le propos est

certes radical, mais pas totalement pessimiste, au contraire. A l'arrière-plan, nommés ou non, on discerne par exemple les traces de Franz Rosenzweig, qui entrevit le premier la nécessité de la « *dissimilation* » des juifs, de Levinas, qui contre l'option « *tout grec* » rendit la Bible à la pensée philosophique, de Benny Lévy, qui fit retour à l'étude de la Torah et à la terre d'Israël. On évitera la pire erreur : s'imaginer que ce sont des affaires concernant les juifs et eux seuls. Cette singularité même demeure garante de celles des autres, et de leur liberté. Face aux grandes vagues de tyrannie et de servitude qui montent, il se pourrait que ce soit un jour la seule digue qui tienne. Il faut donc, répétons-le, repenser ce qu'on dénomme « *universel* », et cesser de croire qu'il suffit, pour l'atteindre, d'effacer les différences. ■

LE JUIF DE SAVOIR
de Jean-Claude Milner.

Grasset, « *Figures* », 228 p., 13,90 €.

(1) Verdier, 2003.

Une somme encyclopédique sur Walter Benjamin écrite par Jean-Michel Palmier

L'art de la rupture

WALTER BENJAMIN
Le Chiffonnier,
l'Ange et le Petit Bossu
Esthétique et politique
chez Walter Benjamin
de Jean-Michel Palmier.

Ed. Klincksieck, 866 p., 39 €.

Parler de « biographie » à propos de ce monument posthume consacré à la vie du philosophe et essayiste Walter Benjamin serait bien mal rendre compte de l'immense travail accompli par l'historien et germaniste Jean-Michel Palmier (1944-1998). C'est bien plutôt d'une encyclopédie Benjamin qu'il s'agit, tant le projet, inachevé mais déjà considérable, dépasse par son érudition, par la prolifération des personnages et des œuvres évoqués, les cadres habituels du récit d'une existence intellectuelle, lequel n'occupe d'ailleurs que la première des cinq parties (dont trois sont en version définitive). On peut et on doit féliciter les éditions Klincksieck et l'élève de Jean-Michel Palmier, Florent Perrier, qui a patiemment établi le texte, d'avoir ainsi mis à la disposition du public ce guide désormais indispensable à qui s'aventurera dans le labyrinthe benjaminien. Mais on peut s'alarmer du triste état des grandes enseignes éditoriales, en constatant qu'aucune n'a jugé utile de mettre cet ouvrage de référence à son catalogue.

Rédigées alors que son auteur, expert internationalement reconnu de l'époque de Weimar, était hospitalisé, ces pages semblent sourdement tra-

vaillées par une course contre le temps. Ces circonstances se rapprochent de façon troublante de son interprète, Benjamin lui-même serrant jusqu'à l'essoufflement dans sa fuite de 1940 vers l'Espagne, où il devait se donner la mort, une lourde serviette noire bourrée de manuscrits, au risque d'alourdir sa marche.

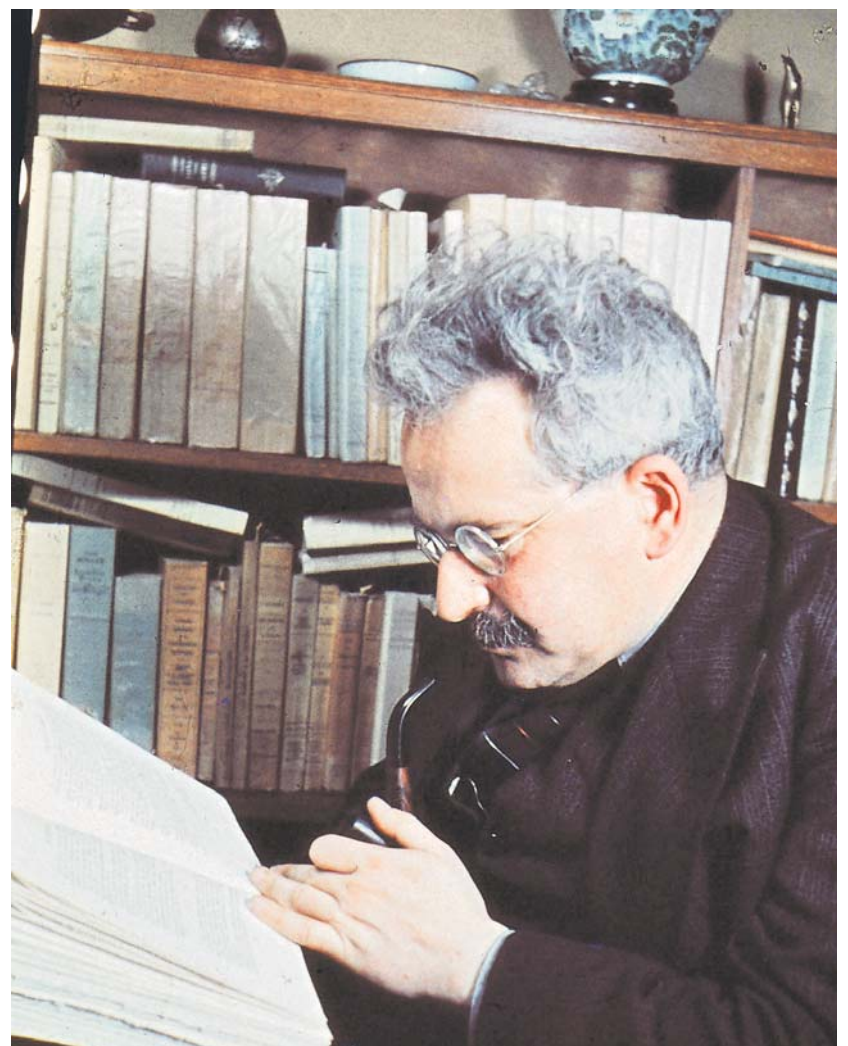
Que le style de recherche de Jean-Michel Palmier soit heureusement contaminé par l'entreprise benjaminienne se voit à l'ambition du collectionneur qui anime l'une comme l'autre. Elle inspire aussi la contrainte que l'universitaire s'était imposée pour balayer l'« aire benjaminienne » : lire ce que Benjamin avait lu, cela pour nous aider à percevoir l'unité du parcours d'un penseur, inlassable flâneur, bibliophile passionné, amateur profond de ces objets urbains surannés, de ces rebuts minuscules, dans lequel il était capable de lire l'histoire entière. Plus qu'un personnage, c'est le monde dont Benjamin est issu qui émerge de cette exceptionnelle monographie. Un monde dont il a cherché par la « critique » à tenter d'ordonner le chaos, et qui n'en a pas moins fini par le broyer.

Passeur du langage

D'où ce sentiment, au sortir de ce périple, de comprendre enfin un peu mieux ce que cet intellectuel à l'existence erratique, ballotté entre Berlin, Munich, Riga et Paris – mais aussi Capri et les Baléares – a voulu et veut toujours nous dire. On y voit poindre derrière le nomade malgré lui, jeté dans les voies de la précarité par le rejet de l'université d'abord, sur les routes de

l'Europe par le nazisme ensuite, un penseur du langage profondément attentif aux signes et à la transformation des phénomènes en figures. En témoigne son intérêt pour l'« image dialectique », notamment pour le cinéma, dans lequel, contrairement à Adorno, il voyait la capacité « pour une époque de rêver la suivante » et non une simple « industrie culturelle », mais aussi sa curiosité pour les genres les plus divers, comme le drame baroque du XVII^e siècle allemand – le *Trauerspiel*. Cependant, chez Benjamin, la question de l'art est toujours entrelacée avec la politique et l'histoire, ce qui interdit de cantonner son œuvre dans l'armoire de l'« esthétique ». C'est du reste en pur philosophe que Benjamin préfère à l'hégélianisme de son contemporain Ernst Bloch, parfois soupçonné de plagier ses idées, mais aussi à l'existentialisme d'un Martin Buber, la réflexion de Kant sur l'expérience humaine.

Toutefois, ce qui conserve à cette pensée sa puissance de fascination et son mystère reste la tension de nature quasi « schizoéphrénique » qui fait cohabiter dans ses textes le matérialisme avec la théologie. Maintenu au prix de grands efforts théoriques, cette exigence fera apprécier Benjamin de son cadet Adorno et de l'Institut de recherche sociale fondé à Francfort par Max Horkheimer. Elle engendrera en revanche l'incompréhension de ces deux autres grandes amitiés écloses sur sa route : celle du spécialiste de la mystique juive Gershom Sholem et de l'« athée » Bertold Brecht qui, tous deux, le sommeront un jour de choisir entre Athènes, Moscou et Jérusalem.



Walter Benjamin par Gisèle Freund, en 1938. NINA BESKOW AGENCY

Mais ce que démontre à l'envi ce volume, c'est à quel point la démarche benjaminienne est un art de la rupture. Rupture avec les mensonges de la sécurité *Biedermeier* de son enfance berlinoise. Rupture avec la confiance bourgeoise dans un progrès continu. Rupture avec l'univers culturel de l'Allemagne que ce traducteur de Proust, amoureux de la littérature de ce côté-ci du Rhin appréciera de lire, y com-

pris avec les yeux de l'*Action française* de Maurras.

C'est cette détestation du monde des pères, d'un « stupide XIX^e » qui rend Benjamin contigu à son contemporain Kafka. Elle est sans doute aussi pour beaucoup dans son engagement auprès d'un Mouvement de la jeunesse d'avant 1914 (sous le pseudonyme d'« Ardor ») à l'héritage ambigu, dans son adhésion non moins ambivalente au « sionisme culturel » contre l'assimilation, puis dans un marxisme bien différent de celui des écoles... L'usage benjaminien de la mystique juive contre la religion établie, du messianisme ou de l'utopie contre la croyance en un temps historique homogène, s'éclaire aussi par l'opposition à un univers capitaliste douillet pour les gagnants qui, de façon « fétichiste », se prend pour l'ordre des choses. Comme Carl Schmitt, mais avec des conséquences politiques inverses, cet « anarchiste religieux » voit dans l'état d'exception, donc dans l'arbitraire, la règle de l'histoire. Parce que l'histoire est pleine des dissonances des opprimés et de la souffrance des « vaincus » !

Voilà pourquoi le chaos, le fragment, le refus des systèmes (sans doute puisé dans *L'Etoile de rédemption* de Franz Rosenzweig), l'« essai » préféré au traité, sont les idiomes qui parsèment les écrits benjaminien et s'entendent à pulvériser l'ordre trompeur d'une modernité qui d'abord dotée des aimables ornements du Paris de Baudelaire, des passages et des panoramas, a prend plus tard le visage disloqué du fascisme. En cela aussi, grâce à Jean-Michel Palmier, Benjamin nous parle encore. ■

NICOLAS WEILL

Echos de la tragédie du siècle

CORRESPONDANCE (1928-1940)
(Briefwechsel)
entre Theodor W. Adorno
et Walter Benjamin

Edition établie par Henri Lonitz, traduit de l'allemand par Philippe Ivernel et Guy Petitdemange. Gallimard, « Folio Essais », 412 p., 8,20 €.

HANNAH ARENDT.
Essai de biographie intellectuelle
de Michelle-Irène Brudny.

Grasset, 266 p., 17,90.

Document exceptionnel sur l'émigration intellectuelle judéo-allemande face au nazisme, la correspondance entre Theodor Adorno et Walter Benjamin, deux philosophes qui ont marqué le XX^e siècle, peut se lire de multiples façons. On trouvera d'abord dans ces lettres (plus d'une centaine) une véritable mine de notations sur la vie quoti-

dienne, mais aussi sur la musique, le messianisme, le statut de l'œuvre d'art, la réification des êtres ou l'annulation de la mémoire dans la société marchande. Autant de thèmes qui hantent leurs œuvres respectives. Mais cet échange, devenu après l'arrivée d'Hitler au pouvoir le lieu d'un débat intellectuel désormais impossible en Allemagne, constitue aussi le récit d'un exil vécu de façon très différente par les deux penseurs.

Tandis qu'Adorno s'installe à New York en 1938 avec d'autres membres de l'Ecole de Francfort, Benjamin se retrouve à Paris dès 1933, où il fréquente assidûment Hannah Arendt. Après la Défaite, cette correspondance permet ainsi de suivre les efforts désespérés déployés par Adorno pour faire émigrer Benjamin outre-Atlantique, lui qui se voyait réduit, en France, à la plus sombre misère. L'avenir est « si incertain », écrit-il alors à Scholem, « que la moindre ligne que nous pouvons aujourd'hui publier est une victoire arrachée aux puissances des téné-

bres ». On connaît la suite, tragique : tandis qu'Arendt réussit à embarquer pour l'Amérique depuis Lisbonne, Benjamin, refoulé à la frontière espagnole et menacé d'être livré à la Gestapo, se suicide à Port-Bou. Il avait auparavant confié des célèbres *Thèses sur le concept d'histoire* à son amie, qui les fera miraculeusement parvenir à Adorno. Un homme qu'Arendt détestait pourtant. « *Celui-là n'est pas prêt de mettre les pieds chez nous !* », déclarait-elle à son premier mari, Gunther Anders (Stern).

Ancre littéraire

D'Adorno et de Benjamin, il est bien sûr question dans l'« *essai de biographie intellectuelle* » que consacre Michelle-Irène Brudny à l'auteur des *Origines du totalitarisme*. Un livre publié à l'occasion du centenaire de sa naissance et qui, tout en retraçant l'itinéraire de la philosophe, explore surtout son ancrage littéraire. Sans toutefois rien apporter de neuf nouveau en français par rapport à l'ouvrage

de Martine Leibovici (*Hannah Arendt*, 2000) qui, déjà, entrelaçait de façon exemplaire le fil biographique et le parcours de pensée, ni à celui de Pierre Bourdieu (*Qu'appelle-t-on philosophe ?*, 2006), davantage centré sur l'atelier d'écriture de la philosophe. Signe, malgré tout, de la séduction que continue d'exercer l'auteur d'*Eichmann à Jérusalem* à l'heure où – la preuve par le phénomène Littell – le Mal radical ou « banal » ne cesse de fasciner. ■

A. L.-L.

Signalons également *Theodor W. Adorno, Métaphysique. Concepts et problèmes* (Payot, « Critique de la politique », traduit de l'allemand et présenté par Christophe David, 260 p., 23 €), et des extraits de la correspondance entre Hannah Arendt et Karl Jaspers, *La philosophie n'est pas tout à fait innocente* (Petite bibliothèque Payot, traduit par Eliane Kaufholz-Messmer, 285 p., 8.), lettres choisies et présentées par Jean-Luc Fidel.

La collection « Découvertes » de Gallimard fête ses vingt ans

Les pyramides, Qumrân, Néron... l'histoire et les fantasmes

LES GRANDES PYRAMIDES
Chronique d'un mythe
de Jean-Pierre Corteggiani.

Gallimard, « Découvertes », 128 p., 13,50€.

L'AFFAIRE QUMRÂN
Les découvertes de la mer Morte
de Jean-Baptiste Humbert
et Estelle Villeneuve.

Gallimard « Découvertes », 128 p., 13,50 €.

NÉRON, LE MAL-AIMÉ DE L'HISTOIRE
de Claude Aziza.

Gallimard « Découvertes », 128 p., 13,50 €.

Alors que la collection fête ses vingt ans en rééditant le premier titre de la série, *A la recherche de l'Égypte oubliée* de Jean Vercoutter, paraissent coup sur coup trois volumes consacrés à l'Antiquité, bien différents a priori, mais qui ont en commun de traiter de sujets aussi fantastiques

qu'historiques. Que n'a-t-on pas dit des grandes pyramides, constructions d'extraterrestres ou greniers à blé de Joseph, que n'a-t-on écrit sur Néron, le monstre absolu, dont le nom même devint aussi insultant que celui de Judas, que n'a-t-on pas suggéré des liens entre Jésus et la secte de Qumrân et des « secrets » de la naissance du christianisme ? Comme si tout ce qui paraît sortir de l'ordinaire ne pouvait trouver d'explication que fantastique.

Certes, les pyramides ont de quoi surprendre, mais pourquoi avoir échafaudé tant d'hypothèses extraordinaires au sujet de celles du plateau de Gizeh alors que Saqqarah en abrite plusieurs de belle taille ? Jean-Pierre Corteggiani retrace avec science et humour la découverte des pyramides depuis les Grecs jusqu'à Napoléon, et l'on s'étonne que des voyageurs qui avaient vu les monuments aient pu leur prêter une allure aussi effilée. Lorsque les scientifiques s'emparent du sujet dans le courant du XIX^e siècle et tentent d'en percer les secrets, ils ne mettent pas un terme aux

controverse, et l'on a vu récemment comment un livre, solidement fondé sur l'observation et les méthodes physiques les plus modernes, a pu susciter la polémique sur l'organisation de la pyramide de Khéops. En dépit des certitudes accumulées depuis deux siècles, les grandes pyramides n'ont pas cessé de nourrir les hypothèses les plus folles et les fantasmes des chasseurs de trésor et autres initiés de sectes ésotériques.

Insaisissable secte

C'est à une secte, mais peut-être traversée de courants divers, que l'on doit la riche bibliothèque retrouvée par hasard dans les jarres des grottes de Qumrân à partir de 1947. A l'inverse de ce qui s'est produit avec les pyramides, dont on s'est longtemps demandé quel était l'usage, les manuscrits de la mer Morte furent sur-le-champ attribués à une secte bien connue par les textes antiques, celle des Esséniens. Ce n'est que progressivement que le doute s'est installé, et si certaines hypothèses ont finalement été écartées, beaucoup aujourd'hui

préfèrent encore parler de la secte de Qumrân plutôt que d'Esséniens. Mais là encore la polémique n'est pas close sur le lien possible entre Jésus et l'enseignement des Esséniens. La lenteur de la publication des manuscrits avait même fini par laisser croire que l'Eglise faisait tout pour cacher des documents compromettants ! La publication aujourd'hui intégrale des manuscrits a fait taire cette accusation infondée, mais l'établissement fouillé au bord de la mer Morte reste en partie énigmatique et la secte paraît plus insaisissable que ne le croyaient les premiers fouilleurs.

Avec Néron, l'historien affronte un autre type de fantôme historique : celui du tyran absolu. Claude Aziza, dont on connaît la passion pour le péplum, a choisi d'illustrer largement son livre avec des extraits de films tournés durant le dernier siècle. Tous les poncifs s'y retrouvent portés à leur paroxysme, tant le personnage paraît hors du commun. Certes, assassin de sa mère et de ses maîtres, incendiaire de Rome, artiste mégalomane, Néron a de quoi inquiéter. Mais

Aziza a raison de replacer le personnage, sans doute déséquilibré, dans un temps de violences, où l'assassinat est un moyen de gouverner et parfois de survivre. Difficile de s'étonner que ce personnage fragile, dont les trois prédécesseurs ont été assassinés, n'ait pas résisté au vertige du pouvoir absolu. Sanguinaire, certes, mais peut-être pas davantage que des empereurs exempts d'une telle réputation (Hadrien épura les sénateurs avec férocité au début de son règne). On n'aurait pas de peine à aligner réussites et bienfaits d'un règne de quatorze ans, mais le mythe reste le plus fort et l'on retient de Néron l'assassin, le persécuteur des chrétiens, l'histron ridicule qu'il ne fut pas. Pyramides, Esséniens, Néron : l'historien est bien mal armé pour lutter contre les fantasmes, mais ces trois ouvrages y contribuent chacun à sa manière avec une belle efficacité et, naturellement, puisque c'est l'un des charmes de la collection, en s'appuyant sur une illustration foisonnante et souvent surprenante. ■

MAURICE SARTRE

Une violente bataille d'influence secoue l'emblématique maison francfortoise

Haro sur la « forteresse Suhrkamp »

Quatre ans après la mort de Siegfried Unseld – l'homme qui en avait fait l'une des plus prestigieuses maisons d'édition allemandes –, Suhrkamp Verlag est l'objet d'une bataille d'influences entre la veuve du défunt, Ulla Unseld-Berkéwicz, et des investisseurs hambourgeois contestant son pouvoir. Ces derniers ont surpris le monde de l'édition allemand en rachetant, début 2006, 29 % de Suhrkamp pour un montant non communiqué. Depuis, bien que minoritaires, ils réclament des changements à la tête de la maison francfortoise, provoquant la mobilisation d'une partie de ses auteurs en faveur de la directrice contestée.

En janvier, Claus Grossner et Hans Barlach auront effectivement pris le contrôle des parts détenues jusque-là par Andreas Reinhart, un entrepreneur suisse. Celui-ci – dont la famille était proche de Siegfried Unseld –, a décidé de se désengager de Suhrkamp. A l'en croire, l'esprit insufflé par celui qui avait succédé, en 1959, à Peter Suhrkamp ne soufflerait plus sur les rives du Main.

Quelles que soient les opinions suscitées par Ulla Unseld-Berkéwicz, nombreux sont ceux qui ont vu dans cette transaction un raid inamical risquant de nuire à une maison ayant longtemps donné le « la » dans les débats intellectuels outre-Rhin. Sous la houlette de Siegfried Unseld – l'un des grands éditeurs allemands de l'après-guerre dont le catalogue a souvent été comparé à celui de Gallimard –, Suhrkamp a géré l'un des fonds les plus riches de la littérature germanique du siècle passé (Brecht, Hesse, Adorno, Frisch, Benjamin, etc.) La maison a aussi reflété et accompagné les principaux débats intellectuels ayant traversé l'ex-Allemagne de l'Ouest et l'Autriche au cours des dernières décennies. Ont été publiés chez elle des auteurs parmi les plus militants ou les plus controversés : Thomas Bernhard, Martin Walser, Jürgen Habermas, Peter Handke, Hans Magnus Enzensberger, etc. Joyce, Beckett et Proust figurent à son catalogue étranger.

Les nouveaux actionnaires ne viennent pas du milieu de l'édition. Claus Grossner cumule les activités d'investisseur et de grand ordonnateur de soirées culturelles prisées, dans sa villa des bords de l'Elbe. Il est aussi l'auteur d'un livre sur *Le Déclin de la philosophie*. Son partenaire, Hans Barlach, gère l'héritage



Ulla Unseld-Berkewicz. SVEN PAUSTIAN/FOCUS/COSMOS

laissé par son grand-père, le sculpteur Ernst Barlach. Il a récemment vendu le quotidien populaire *Hamburger Abendblatt* à un groupe d'investisseurs anglo-saxons mené par un ancien du *Daily Mirror*, David Montgomery.

Pour donner plus de crédibilité à leur démarche, ces deux personnalités se sont adjoint les services d'un professionnel reconnu, Arnulf Conradi, qui avait bâti le succès de Berlin Verlag, une des autres grandes maisons allemandes avec, entre autres, Rohwolt et Wagenbach. Ils ont également obtenu une caution familiale de taille, sous la forme du ralliement du fils de Siegfried Unseld, Joachim Unseld, né d'un premier mariage. Formé chez Gallimard et, en Italie, chez Feltrinelli, Joachim Unseld était destiné par son père à lui succéder. Jusqu'à ce qu'il soit écarté en 1991. A l'âge de 53 ans, Joachim Unseld, qui a pris depuis la direction d'une autre maison, FVA, détient encore 20 % de Suhrkamp.

« Accents shakespeariens »

Dans cette « histoire aux accents shakespeariens », selon un proche du dossier, Ulla Unseld-Berkéwicz joue le rôle central. Comédienne et chanteuse de formation, elle avait fait irruption chez Suhrkamp en 1990, en épousant Siegfried Unseld, de vingt-cinq ans son aîné. Peu après, elle y publiait son premier roman. Après la mort de son mari, cette femme exubérante avait réussi à prendre le contrôle de Suhrkamp, en se présentant

comme l'héritière naturelle du défunt. La fondation familiale qu'elle dirige possède 51 % de la maison. Autant d'arguments qui l'autorisent, selon elle, à tenir les nouveaux venus à distance respectable. « La forteresse Suhrkamp est imprenable », a-t-elle averti.

Pour ses détracteurs, Ulla Unseld-Berkéwicz, aujourd'hui âgée de 55 ans, a fait preuve de son incapacité à la tête de l'entreprise. Avec quelque 130 salariés et un chiffre d'affaires annuel de 46 millions d'euros, Suhrkamp se porte pourtant plutôt bien comparé à d'autres. Toutefois, les départs de cadres importants vers des éditeurs rivaux et, surtout, d'auteurs maison, tels Martin Walser et Daniel Kehlmann, un des grands espoirs de la littérature allemande, seraient symptomatiques du malaise qui habiterait Suhrkamp. Le duo hambourgeois compte, notamment, réclamer plus de clarté dans les comptes de la société en s'invitant, via ses représentants, à un conseil de surveillance qui n'a pas été convoqué depuis 1999.

Fin novembre, Peter Handke, Peter Sloterdijk, Katharina Hacker et vingt-cinq autres auteurs de la maison ont soutenu publiquement la veuve de Siegfried Unseld, au nom du respect de la « culture Suhrkamp » des précédentes décennies. Pour certains observateurs, cependant, la bataille actuelle ne porterait pas tant sur la ligne éditoriale à mener que sur le seul contrôle du pouvoir. ■

ANTOINE JACOB

L'ÉDITION

Le prix Hannah Arendt pour la pensée politique, créé en 1995 et qui a déjà récompensé les Français François Furet ou Claude Lefort, sera remis le 15 décembre, à Brême (Allemagne), à Julia Kristeva. L'universitaire a décidé de faire don du montant de son prix – 7 500 euros – à l'organisation humanitaire HumaniTerra, dont la vocation est la chirurgie et qui agit auprès des femmes en Afghanistan.

Edouard Glissant, Edgar Morin et Antonio Tabucchi apportent leur soutien à Laure Adler. Dans une lettre rendue publique mercredi

13 décembre quelques jours après son éviction de la direction littéraire du Seuil, ils « rendent hommage à son action éditoriale, à l'amitié qu'elle a témoigné à nos personnes et à nos œuvres ». Elle a pu, ajoutent-ils, en peu de temps, signer 180 contrats d'auteur et lancer quatre collections : Non conforme, Mémoires, Déplacements et Poésie. « Nous tenons à souligner, concluent les trois écrivains, que nous avons trouvé en Laure Adler au Seuil les qualités humaines et intellectuelles qu'elle avait manifesté antérieurement dans l'édition puis à France Culture. »

Les éditions Fayard et Jean-Eric Green ont décidé de reprendre leur « collaboration amicale » après avoir constaté que les litiges qui les avaient opposés concernant la publication des œuvres de Julien Green résultaient « de malentendus ». En mars 2004, la Cour de cassation avait rejeté le pourvoi du fils et légataire universel de Julien Green, qui demandait la résiliation des contrats d'édition liant son père et Fayard. Il reprochait à l'éditeur de ne pas respecter les tirages prévus dans les contrats et d'envoyer trop de livres au pilon et en service de presse.

« Nuage rouge », dirigée par Olivier Delavault et consacrée aux Indiens d'Amérique du Nord, a fêté ses 15 ans. Cette collection, créée aux éditions du Rocher, comprend plus d'une centaine de titres à son catalogue, – du roman initiatique et historique aux sciences humaines et à l'ethnographie. Olivier Delavault vient de publier *Power* de l'Indienne Linda Hogan dans la collection « Terres étrangères », qu'il a créée en 2003 pour couvrir la littérature indienne contemporaine.

Points lance « les collectors ». Six poche de luxe, édités pour Noël avec

une couverture blanche et argentée, à tirage limité (10 000 exemplaires). Parmi les six titres extraits du catalogue, figurent *Cent ans de solitude*, de Gabriel Garcia Marquez, avec une préface inédite de Claude Durand ou *Le Monde selon Garp*, de John Irving, incluant le dossier de presse de l'époque.

Alapage.com élargit son offre en matière de livres. Le site lance *Dédicaces*, un mensuel gratuit dédié à l'actualité du livre, qui permet une sélection des plus belles dédicaces écrites par les écrivains à l'intention des internautes qui consultent la liste des livres en ligne avant de les acheter. Une cinquantaine d'auteurs (Venus Khoury-Ghata, François Vallejo, Alain Fleischer...) ont tenu à participer à ce premier numéro. Aujourd'hui plus de 3 000 dédicaces sonores et écrites sont disponibles sur Alapage.com, valorisées par des revues de presse et les premières lignes des livres.

Le « Magazine littéraire » fête ses 40 ans et publie à cette occasion un numéro exceptionnel, « 40 ans de littérature. Les plus grands livres racontés par les auteurs ».

Depuis plus de dix ans, le livre de sciences humaines connaît une crise durable qui s'accompagne d'une production éditoriale en constante augmentation. C'est pour comprendre cette évolution que la Fondation Maison des sciences de l'homme a décidé d'organiser à Paris, du 7 au 9 février, les premières rencontres du livre de sciences humaines, où près de 80 éditeurs spécialisés, privés et universitaires seront présents.

PRIX. Le prix Marguerite-Audoux a été décerné à Françoise Henry pour *Le Rêve de Martin* (Grasset). Le prix Gabriel-Monod a été attribué à Jacques Le Rider pour sa biographie *Malwida von Meysenburg, une Européenne du XIX^e siècle* (Ed. Bartillat). Le prix Jean-Zay a été remis à Caroline Fourest pour *La Tentation obscurantiste* (Grasset). Le prix de traduction Pierre-François-Caillé a été remis à Michel Chasteau pour sa traduction de *La Petite Renarde rusée* de Rudolf Tesnohlídek (Fayard). Marc Amfreville a reçu le prix Maurice-Edgar-Coindreau pour la traduction du livre de Monique Truong, *Le Livre du sel* (Rivages).

Deux initiatives originales pour encourager la lecture chez les jeunes

Lire de ses propres ailes

Yvonne Houix est une « mamie lecture » : chaque semaine, elle partage avec des élèves de CP et CM 1 du Val-d'Oise la découverte d'un nouveau livre. Un moment douillet : « Chez les tout-petits, je suis obligée de faire un cercle très serré. C'est à qui se mettra le plus près de moi ! »

Ces moments que les enfants attendent avec impatience, c'est l'association Lire et faire lire qui les rend possibles. Née en 1999 à l'initiative d'Alexandre Jardin, soutenue par plus de 120 écrivains, elle compte aujourd'hui 11 000 bénévoles. Selon Laurent Piolatto, délégué général de l'association, « c'est le livre qui rend possible cet échange ». Le lien qui se crée entre les deux générations est aussi important que le livre lui-même. Il permet la transmis-

sion du goût de la lecture, qui doit être donné « avant même son apprentissage ». C'est pourquoi l'association privilégie l'intervention en crèches et maternelles. Mais les plus grands sont également séduits.

Un adulte, un enfant, un livre : c'est aussi le cocktail de La Fée des mots. Cette petite maison d'édition, née en 2002, a constaté que ses livres permettaient d'ouvrir un dialogue entre petits-enfants et grands-parents. En effet, chaque ouvrage est unique, personnalisé pour son lecteur : son nom, son prénom et son âge deviennent celui du héros ; un adulte de son entourage apparaît aussi, figure protectrice.

L'idée, celle d'une orthophoniste, est née d'un constat : il n'existe pas de livre approprié aux enfants dyslexiques ; ceux

qui correspondent à leur âge sont trop difficiles, ceux qui répondent à leur niveau de lecture sont trop « bébé ». Pour créer des livres adaptés, elle a défini un cahier des charges (gros caractères, mots simples, chapitres courts) qui a guidé la réécriture de classiques tels que *L'Île au trésor* ou *Le Livre de la jungle*. La personnalisation est « un moteur pour la motivation », explique Christian Daré, l'un des responsables du projet. « Ces livres ne s'adressent pas seulement aux dyslexiques, mais à tous les enfants qui n'ont pas de goût pour la lecture. »

MARION FAURE

Lire et faire lire : 0825 832 833 ; www.lireetafairelire.org
La Fée des mots : 05-46-37-64-86 ; www.lafeedesmots.fr

AGENDA

LES 14, 15 ET 16 DÉCEMBRE.
ESTEBAN. A Nanterre, à l'université Paris-X, tenue du colloque « Claude Esteban, le partage des mots », sous la responsabilité de Jean-Michel Maulpoix (salle des colloques, rez-de-chaussée du bât. B) avec, le 14, une soirée-hommage au poète, à la Maison des écrivains, en présence d'Yves Bonnefoy, Florence Delay, Michel Deguy, Jacques Dupin et Lionel Ray (à 19 h 30, 53, rue de Verneuil, 75007).

LE 15 DÉCEMBRE.
KADARÉ. A Paris, à la BNF, soirée avec et autour de

l'œuvre d'Ismaïl Kadaré, où Bernard Petit lira des textes de l'écrivain (à 18 h 30, site François-Mitterrand, 75013 ; entrée libre, rens : bnf. fr).

LE 19 DÉCEMBRE.
FANTASTIQUE. A Paris, à la Maison de l'Aveyron, l'association A la rencontre d'écrivains et Les Presses orientalistes de France proposent une soirée autour de la publication des 9^e Rencontres d'Aubrac, *Figures du fantastique dans les contes et nouvelles*, avec notamment, Francis Cransac et Régis Boyer (à 18 heures précises, 46, rue Berger, 75001).

LE CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

Shakespeare. La biographie, de Peter Ackroyd (éd. Philippe Rey)
Amérique. Notre histoire, entretiens avec Russell Banks (Actes Sud/Arte)
Un long adieu, de Steven Carroll (Phébus)
Face à Rimbaud, de Jean-Jacques Lefrère (Phébus)
Sur la trace de Nives, d'Erri de Luca (Gallimard)
Le Scandale McEnroe, de Thomas A. Ravier (Gallimard)
Correspondance Voltaire-Vauvenargues (éd. du Sandre)

ESSAIS

Free Press, la contre-culture vue par la presse underground, de Jean-François Bizot (Panama)
Peindre en France au XV^e siècle, d'Yves Bottineau-Fuchs (Actes Sud)
De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française, sous la direction de Didier et Eric Fassin (La Découverte)
La Vie d'une photographe, 1990-2005, d'Annie Leibovitz (La Martinière)
L'Après-de-Gaulle. Notes confidentielles (1969-1989), de Jean Mauriac (Fayard)
Quinze cents kilomètres à pied à travers l'Amérique profonde : 1867-1869, de John Muir (éd. José Corti)
Les Traversées de Paris, d'Alain Rustenholz (éd. Parigramme)

Françoise Xenakis
Danielle Mitterrand
La petite fille qui voulait être Antigone...

« Quand une femme de gauche ironique raconte la veuve de l'ancien président, c'est piquant ! »
Paris Match, interview de Pierre Combescot

www.vilo-groupe.com Ramsay

Persée éditions
ÉCRIVAINS
Les Editions Persée recherchent de nouveaux auteurs
Envoyez vos écrits :
Editions Persée
38 rue de Bassano
75008 Paris
Tél. 01 47 23 52 88
www.editions-persée.fr

Vient de paraître...
Le Malaise de la culture
Marc Béliet
Un diagnostic magistral !
408 p. - 20 €
+ sur www.atlantica.fr

Michel Déon

« J'ai pris le goût des îles »

Rencontre avec le dernier des « Hussards », à l'occasion de la parution d'un volume « Quarto » rassemblant plusieurs romans emblématiques de son œuvre

Il connaît tous les chemins, et même tous les arbres de cette forêt où l'on pourrait si facilement se perdre, malgré les sentiers fléchés dont il est l'un des initiateurs. Il fait une longue marche chaque matin, ici ou dans un autre coin de sa campagne irlandaise, dans le comté de Galway. Michel Déon, qui porte ses 87 ans avec une élégance désinvolte, est une silhouette alerte – coiffée d'une casquette, maniant une grosse canne –, un promeneur solitaire – « généralement je suis avec mon chien, mais pour l'heure je n'en ai pas, il est mort récemment » – ou accompagné d'un ami, d'un visiteur qu'il initie aux beautés pacifiques des lieux.

Voilà plus de trente ans que l'Irlande est le pays de ce Français arpenteur de l'Europe, et d'abord tourné vers le Sud. « Dès la Libération, après ces années de confinement dans les frontières françaises, j'ai eu envie d'espace, de voyage. » Il ira donc en Italie, en Espagne, au Portugal, au Maroc... – en Suisse et aux États-Unis aussi –, pour des séjours plus ou moins longs. « Mais je ne suis pas un nomade, précise Michel Déon, j'aime me fixer. » En outre, comme il l'écrit dans *Mes arches de Noé* – un livre ne figurant pas dans le volume « Quarto » qui vient de paraître (1) : « Dans Robinson, j'ai pris le goût des îles et ce goût m'a poursuivi la vie entière. »

Avant l'Irlande, « son » île sera grecque. L'année de ses 40 ans, en 1959, il découvre, non loin des côtes du Péloponnèse, Spetsai. Il s'y installe avec sa compagne, Chantal, qu'il épousera quelques années plus tard – et qui maintenant élève des chevaux en Irlande. Ils achèteront un terrain et feront construire leur maison, où Michel Déon écrira notamment les récits réunis plus tard sous le titre *Pages grecques – Le Balcon de Spetsai, Le Rendez-vous de Patmos, Spetsai revisité* (2).

Comme les héros de certains de ses romans, Michel Déon est un séducteur, un amoureux de la vie, du Sud, de la mer, des femmes, des parfums de jasmin, des alcools doux et forts, des tabacs odorants... C'est pourtant dans cette grande île loin de la Méditerranée, l'Irlande, qu'il commence à séjourner, en 1969. En 1974, il achète le presbytère où il vit désormais, Old Rectory, et, dès lors, partage son temps entre la lumière de Spetsai et la verte campagne irlandaise. « Mais d'année en année Spetsai s'est transformée. On a beaucoup construit. L'endroit est devenu trop fréquenté, trop urbanisé, trop touristique. Je me suis décidé à vendre notre maison en 1988, ce qui n'a pas été sans douleur », dit-il aujourd'hui en montrant les photos de sa terrasse, surplombant une baie et un petit port.

« La Grèce m'aura obsédé, je ne cesserai jamais d'y penser, d'en remuer les souvenirs, de laisser sa lumière pénétrer dans mes livres, mais c'est l'Irlande qui m'aura gardé... enfin... jusqu'à aujourd'hui... laissez à demain ses libertés. L'Irlande est là tandis que j'écris devant la fenêtre et que monte le soir, rose encore à l'horizon, déjà sombre avec de lourds nuages bleuâtres que le vent pousse vers le grand Atlantique. » Ce sont les premières phrases de *Cavalier passe ton chemin !*, le dernier livre de Michel Déon, publié en 2005 et qui clôt ce « Quarto ». Un titre tiré de Yeats pour des « pages irlandaises », dédiées à sa fille, Alice Déon.

A ce « Quarto » manque l'Italie, et tout particulièrement *Je vous écris d'Italie...* (1984), « mais il faudrait un autre volume, indique Déon, pour rassembler mes romans méditerranéens ». Il s'agissait là, explique-t-il dans sa préface, de donner quelques jalons d'un long parcours.

Thomas et l'Infini (1975) est un bref conte

que Michel Déon affectionne : « Comme je l'ai dit à Claude Gallimard, qui n'était pas seulement mon éditeur, mais mon ami et un conseiller très avisé, c'est en quelque sorte mon Petit Prince. »

La Chambre de ton père, récit autobiographique récent (2004), pudique et émouvant, plein d'humour aussi, évoque les premières années d'Edouard Michel – il prendra ensuite une partie du nom de sa grand-mère maternelle, Blanche Déon de Beaumont –, dont le père meurt quand il n'a que 13 ans.

Le célèbre *Taxi mauve* (1973) fut une histoire irlandaise à succès, avec un film d'Yves Boisset, avec Philippe Noiret, Fred Astaire, Peter Ustinov et Charlotte Rampling.

Et ce *Déjeuner de soleil* (1981) ? Quel écrivain connu se cachait derrière ce singulier héros, Stanislas Beren ? « Mais personne en particulier, répond Déon, je n'ai jamais eu l'intention d'écrire un roman à clés. Beren est un personnage composite, qui a des traits de plusieurs écrivains, dont Paul Morand, et moi-même. »

Prendre congé à l'avance

La Montée du soir (1987), texte testamentaire avant l'heure, comme pour se débarrasser de la question de l'adieu au monde, prendre congé à l'avance et continuer à vivre et à écrire, se devait de figurer dans ce panorama. Tout comme *Les Trompeuses Espérances* (1956, nouvelle édition 1990) qui, commente Déon, « ferme la porte aux dernières interrogations trop personnelles ».

Quant aux *Poneys sauvages*, très gros roman qui a nécessité plusieurs années de travail, c'est, écrit-il dans sa préface, « mon interprétation d'une question beaucoup plus ambitieuse : dans quel désenchantement ont vécu les déracinés de ma génération pendant et après la seconde guerre mondiale ? » « C'est un livre qui a changé ma vie », ajoute-t-il. Première grande reconnaissance publique, prix Interallié 1970 qui suscita la polémique, fut jugé « réactionnaire ». « On m'a même traité, à la télévision, de fasciste, ce que je ne suis pas. »

C'est le livre qui exprime et synthétise les

Biographie

1919 : 4 août. Naissance d'Edouard Michel, à Paris.

1933 : son père meurt d'une tumeur au cerveau.

1937 : il s'inscrit à la faculté de droit et commence à travailler à *L'Action française*.

1940 : il est mobilisé.

1942 : démobilisé, il est à Lyon, en zone non occupée et devient secrétaire de rédaction de *L'Action française*.

1944 : parution de son premier livre, *Adieux à Sheila*, sous le nom de Michel Déon, qui deviendra ensuite son patronyme officiel.

1950 : séjour aux États-Unis, avec une bourse de la Fondation Rockefeller.

1960 : long séjour à Spetsai, l'île grecque qu'il a découverte à la fin de 1959.

1963 : mariage avec Chantal Renaudeau d'Arc.

1969 : premiers automne et hiver en Irlande.

1978 : est élu à l'Académie française, au fauteuil de Jean Rostand.

1988 : vend sa maison de Grèce et s'installe définitivement en Irlande.



Michel Déon, décembre 2006. CEDRIC MARTIGNY/TEMPS MACHINE POUR « LE MONDE »

idées politiques et existentielles de Michel Déon. Car il appartient à ce groupe que Bernard Frank, en 1952, dans un article des *Temps modernes*, qualifia de « Hussards ». Avec Jacques Laurent, Antoine Blondin, Roger Nimier, il est « un représentant d'une littérature de droite, vigoureuse, parfois agressive, qui s'exprime aussi bien dans la presse, que par des écrits de circonstances, ou par la mise en situation de personnages romanesques », comme le précise Jean-Pierre Poussou dans son introduction à un colloque tenu en 2004 à la Sorbonne (3).

Même s'il a choisi, selon le mot de Denis Tillinac, de « regagner les pénates de son imaginaire » (4) et d'entrer à l'Académie française, en 1978, – au fauteuil de Jean Rostand –, s'il affirme « je cherche en vain un homme politique à admirer », s'il vote rarement, Michel Déon reste fidèle à sa formation et à ses engagements. Au premier chef, une grande admiration pour Maurras – il a été secrétaire de rédaction de *L'Action française*, à Lyon, après avoir été démobilisé, de 1942 à 1944. Il ne se cache pas d'avoir été maréchaliste – « Oui, j'ai cru que Pétain sauverait le pays ». Son anti-gaullisme a toujours été radical. « *Quand De Gaulle est revenu au pouvoir en 1958, j'ai su que nous allions perdre l'Algérie.* » « *Toutefois, c'était un homme d'Etat. Comme après lui François Mitterrand. Rien à voir avec le personnel politique actuel... Médiocre.* »

Ce n'est pas pour fuir des questions gênantes qu'il revient à une conversation sur la littérature. Il n'y a chez lui ni repentir, ni hypocrisie, ni penchant pour l'autocritique, ce qui ne manque pas d'allure en des temps où le reniement passe pour une vertu. Lire, écrire, « c'est surtout cela qui m'intéresse », aime-t-il à répéter. Le petit Edouard Michel a écrit « des romans depuis l'âge de 4 ou 5 ans ». Bien avant de penser à devenir Michel Déon, avant même de savoir tracer des lettres sur le papier, il inventait des histoires auxquelles ses parents feignaient de croire.

« Comme souvent les enfants uniques, j'ai lu avec avidité. D'abord les auteurs de la bibliothèque de mon père, dont Anatole France, qu'il admirait, puis je suis parti à la découverte de ceux qui allaient devenir mes écrivains favoris. » La bibliothèque du grand bureau irlandais est très fournie. Stendhal, « bien sûr », André Fraigneau, Jacques Chardonne, Paul Morand – Déon a contribué, avec quelques autres, à les faire sortir du purgatoire. « *Morand m'a influencé bien avant que je fasse sa connaissance. J'admirais ses trouvailles de style, sa rapidité, son rythme, son art des portraits de femmes...* »

Il y a aussi un rayonnement entier de Valéry Larbaud, « une passion ». Tout Conrad. « *Je ne peux pas compter le nombre de mes lectures d'« Au cœur des ténèbres » et de « La Ligne d'ombre. Je ne saurais dire avec précision pourquoi. Conrad me parle. J'ai sans doute un peu rêvé d'être lui.* » Gide a été important, « mais on ne rêve pas d'être Gide, on voudrait être un héros... ». Et – signe du destin ? – « *ma mère revendiquait une ascendance irlandaise et c'est un auteur irlandais qui m'a donné le grand choc de mes lectures de jeunesse : Joyce, avec Ulysse.* »

Les contemporains ne sont pas absents, Déon n'a jamais perdu sa curiosité. Des Français et des étrangers, dont Truman

« Je ne peux pas compter le nombre de mes relectures d'« Au cœur des ténèbres » et de « La Ligne d'ombre ». Je ne saurais dire avec précision pourquoi. Conrad me parle. J'ai sans doute un peu rêvé d'être lui »

Capote et William Styron, « un romancier que je relis volontiers ». Parmi ses cadets, l'un de ses préférés est certainement Jean Rolin, qu'il soutient et encourage depuis de nombreuses années. Ce qui peut bien réunir un ancien maoïste et un maurrassien ? « *Tout simplement la littérature.* »

Pour payer son tribut aux auteurs qui ont fait de lui l'écrivain qu'il est, Michel Déon écrit en ce moment un livre d'essais. A son habitude, il travaille après sa promenade matinale et le déjeuner. « *Sur des feuilles, jamais sur des cahiers. J'écris tout l'après-midi. Mais bien sûr, je tourne aussi un peu en rond... Je caresse le chat. Je vais me faire du thé. Et je regarde par la fenêtre...* » ■

JOSYANE SAVIGNEAU

ŒUVRES, de Michel Déon.

Préface de Michel Déon, chronologie « Vie et œuvre » par Alice Déon, Gallimard « Quarto », 1 372 p., 30 €.

(1) Ce volume rassemble 8 des quelque 50 livres de Michel Déon – *Thomas et l'Infini*, illustré par Etienne Delessert ; *La Chambre de ton père* ; *Les Trompeuses Espérances* ; *Les Poneys sauvages* ; *Un taxi mauve* ; *Un déjeuner de soleil* ; *La Montée du soir* ; *Cavalier, passe ton chemin !* – ainsi que plusieurs textes de Michel Déon illustrés par Julius Baltazar, Willy Mucha, Mathieu-Marie, Dorny, Jean Cortot... (2) Gallimard, 1993 (la plupart des livres de Michel Déon sont publiés chez Gallimard. Quelques-uns sont chez Plon, Robert Laffont, La Table ronde).

(3) Michel Déon, aujourd'hui, sous la direction d'Alain Lanavère, Thierry Laurent et Jean-Pierre Poussou, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 120 p., 18 €. A lire aussi : Michel Déon, écrivain engagé ou désengagé ?, de Thierry Laurent (postface de Michel Déon, éd. des Écrivains, 1999).

(4) Le Magazine littéraire n° 305, décembre 1992 « La légende des Hussards ».

FRANÇOIS VALLEJO
QUEST
ROMAN

PRIX GIONO 2006

ÉDITIONS
Viviane Hamy